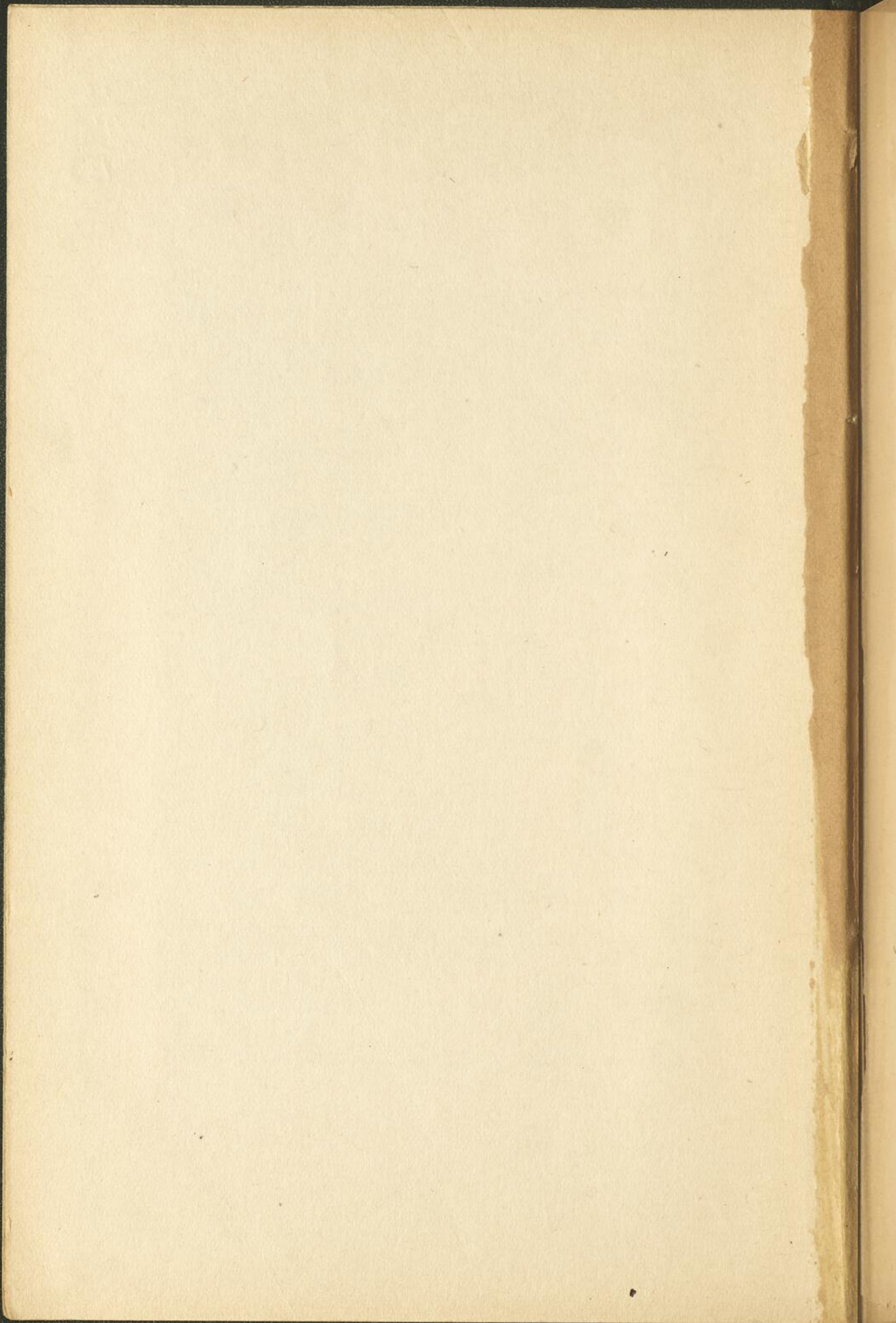
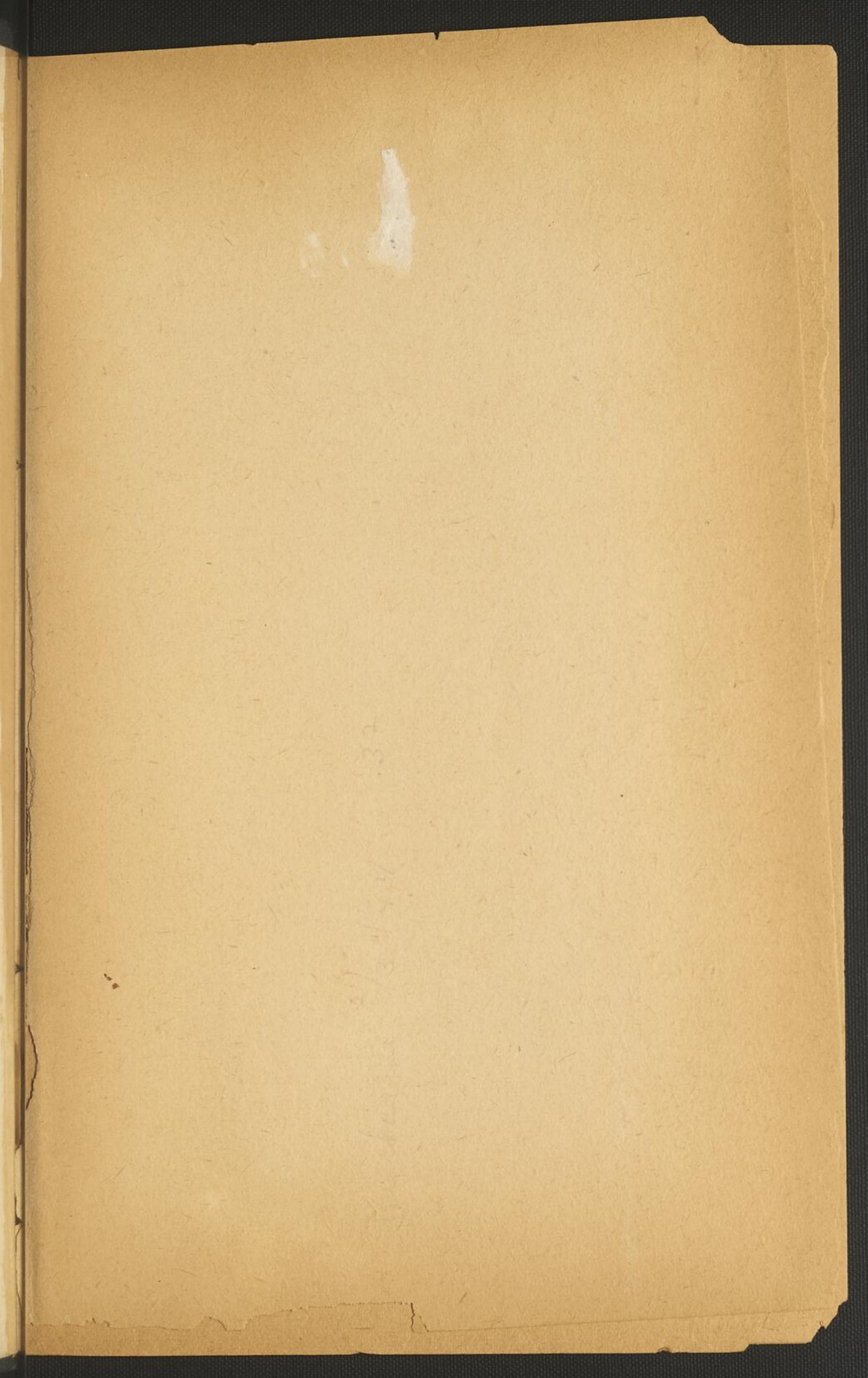


MIC
B-875





L'O

L'OGRE DE NIAGARA

DU MÊME AUTEUR

I — OVRAGES POUR ENFANTS:

Fées de la terre canadienne (1928) (épuisé)

Le Petit page de Frontenac (1930)

Les Orphelins de Grand-Pré (1931)

Jean la Tourte (1932)

La Huronne (1931)

Le Pêcheur d'Eperlan (1933)

La Fée des Castors (1933)

L'Ogre de Niagara (1933).

II — OUVRAGES POUR ADULTES:

Moment de Vertige (*Roman* 1931)

La Blessure (*Roman* 1932).

MAXINE

L'OGRE DE NIAGARA

Illustrations d'ARLINE GÉNÉREUX



ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE

MONTREAL, 1933

*Cet ouvrage est dédié à la chère mémoire
d'un jeune canadien.*

MAISON
D'ÉDITIONS
D'ARTS ET
D'INDUSTRIE

95798

Tous droits réservés, Ottawa, 1932.

L'OGRE DE NIAGARA

Tous les enfants canadiens connaissent le nom du brave et loyal Algonquin Tecumseh.

Les lointains ancêtres de cet illustre guerrier occupaient une vaste étendue de terrain sur les bords de la rivière Niagara, mais furent obligés d'émigrer aux environs du Lac Huron et du Lac Erié, à cause des déprédations d'une tribu perfide qu'on appelait « Les Tueurs ».

Cette nation avait pour elle la supériorité du nombre, et les Algonquins, quoique braves et courageux, se décidèrent à émigrer plus loin afin de pouvoir vivre dans la paix et la tranquillité.

Un jour, quelque temps après leur arrivée dans le nouveau pays, un coureur de leur tribu arriva,



Arline Geisbert 12.7

Les Chutes Niagara.

porteur de nouvelles inquiétantes : les Tueurs devaient les poursuivre jusque dans ce nouvel établissement et tuer leurs femmes et leurs enfants.

Que faire?... Au milieu de la consternation générale, les chefs, suivant l'habitude des Indiens, demandèrent conseil à un « Loki » ou magicien de la tribu et celui-ci leur fit cette réponse :

—« Qu'un adolescent de cette nation parvienne à découvrir la clef d'or qui ferme à double tour la caverne, où l'Ogre des Grands Rochers, depuis longtemps, est prisonnier!... L'Ogre ainsi délivré punira les Tueurs qui ont contribué à l'emprisonner... »

Cette réponse fut donnée devant le conseil des chefs et l'assemblée de toute la nation.

Chacun se regarda avec inquiétude... Qui donc, parmi leurs fils, serait assez valeureux pour risquer les périls de cette expédition, afin de sauver sa tribu?

Au bout de quelques minutes un jeune garçon s'avança... Il s'appelait Puckeshinwak; c'était un brave enfant de quinze ans, orphelin depuis longtemps. Il était franc et intrépide. Sa figure

ouverte et souriante le faisait aimer de sa nation. On avait raccourci son grand nom, et à cause de son sourire si engageant on l'appelait Shinwah (celui qui rit).

—« J'irai, moi ! » dit-il ; je saurai bien la trouver la fameuse clef d'or ! Je vais délivrer l'Ogre des Grands Rochers et lui demander secours. »

Personne ne s'objectant, on lui confia la dangereuse mission.

Il partit dès le lendemain matin, armé d'un arc et d'un carquois plein de flèches, un tomahawk tout neuf à sa ceinture et un paquet de vivres sur le dos.

Toute la tribu était sur pieds pour voir le départ de ce jeune brave et chacun lui disait des paroles de bénédiction et lui exprimait des souhaits de succès, auxquels Shinwah répondait en souriant.

Les chefs, fiers de ce vaillant fils de leur tribu, étaient cependant chagrins de le voir partir pour affronter tant de dangers, mais ils n'avaient pu voulu empêcher son départ, à cause du péril qui menaçait la nation.

Shinwah partit à grands pas et marcha longtemps. Après plusieurs milles à travers les plaines

et les forêts, la faim et un peu la fatigue se firent sentir. Il s'installa bien à son aise sous un grand pin, prit de la nourriture pour se reposer et se coucha sur la mousse qui recouvrait le sol au pied de l'arbre... lorsque tout-à-coup il entendit des voix qui semblaient très rapprochées :

—« Je te dis que je ne veux pas qu'on lui donne sa liberté! Il détruirait la nation des Tueurs », dit une voix flûtée, « ceux-ci m'ont promis des vivres et des fourrures! »

—« Et moi, je te dis », riposta une autre voix presque semblable, « que je veux le délivrer. Il y a une petite personne mi-Fée mi-Indienne qui est là prisonnière aussi et elle ne peut être délivrée sans qu'il le soit en même temps! »

—« Tu ne pourras pas trouver la clef de la caverne! » ricana la première voix.

—« Je sais qu'il me faudra d'abord trouver l'orme enchanté au tronc creux », reprit l'autre, « mais j'en viendrai bien à bout, avec de la patience! »

—« Comment pourras-tu le trouver cet arbre? Tu n'as pas la branche magique... c'est moi qui l'ai, ici, à ma ceinture! »

—« Attends! fit l'autre avec un cri de colère, « je vais te l'arracher cette branche! »...

Shinwah se glissa sans bruit à travers la muraille de branches et de l'autre côté, il aperçut deux nains luttant avec rage pour la possession d'une petite branche d'orme.

Le combat durait depuis quelques minutes lorsque les deux lutteurs s'affaissèrent sur le sol...

Shinwah accourut... l'un était mort, l'autre grièvement blessé à la tête.

Le jeune homme souleva ce dernier et ses bras vigoureux le portèrent un peu plus loin, auprès d'une source d'eau.

Il coucha le nain par terre, lava ses blessures avec l'eau froide de la source et lui banda la tête avec des feuilles et des lianes pour arrêter le sang qui coulait avec abondance.

Il lui donna à boire et lui arrangea un lit de branches; toute la nuit il le veilla et chercha à le ranimer...

Peu après le lever du soleil, le nain ouvrit les yeux:

—« Ca va mieux? » demanda Shinwah en souriant.

—« Jeune homme », dit le nain d'une voix



« Il vit deux petits nains luttant avec rage... »

faible, « tu as été bon et dévoué. Je ne serai jamais mieux, je vais mourir, mais toi, jeune et fort, il faut me promettre de remplir une mission. Prends cette branche magique que j'ai arrachée à mon ennemi, va délivrer la petite fée-princesse, Poko, qui est prisonnière avec l'Ogre des Grands Rochers... autrefois elle a été bonne pour moi et je veux la secourir! »

—« Comment cette petite branche peut-elle me servir? »

—« Place-la sur ta poitrine. Lorsque tu passeras vers l'orme enchanté, elle s'élancera d'elle-même vers cet arbre et s'y fixera!... »

A peine finissait-il ces mots qu'il devint froid et immobile... il était mort...

Shinwah prit la branche que tenait la petite main crispée du nain, il prit aussi un collier de pierres plates qui pendait à sa ceinture, puis il couvrit le pauvre petit homme de rameaux et de feuilles et reprit sa route vers les grands rochers.

Il voyagea pendant quelques jours, ne s'arrêtant que pour manger et dormir. La branche magique placée sur sa poitrine n'avait pas bougé. Le collier de pierre, suspendu à sa ceinture, risquait souvent de tomber; craignant de le per-

dre, Shinwah le mit autour de son cou. Au même moment, il se sentit enlevé dans l'espace et emporté dans l'air comme s'il avait des ailes...!

—« Quel bonheur! » se dit-il, « est-ce le collier du nain qui m'emporte ainsi? Je vais l'enlever pour voir... »

Il ôta le collier... Bang!... il se retrouva par terre avant d'avoir eu le temps d'y penser!!

—« Je vais prendre de la nourriture, puis m'envoler de nouveau! » se dit-il.

Pendant qu'il prenait son repas, il vit un oiseau de proie qui s'envolait, tenant quelque chose dans ses serres :

—« Un petit oiseau, sans doute », se dit Shinwah.

Il prit son arc et d'une main sûre lança une flèche... Une autre... puis une troisième qui atteignit enfin le faucon...

En tombant, il lâcha sa proie, un jeune corbeau qui vola vers Shinwah avec des croassements joyeux, comme s'il disait :

—« Tu m'as sauvé! Merci! Merci! »

—« C'est bon, c'est bon, Plume-Noire! Envole-toi maintenant, je vais m'envoler moi aussi! As-tu envie de venir avec moi? »

A sa grande surprise, après qu'il eut remis le collier et repris sa course aérienne, il vit que Plume-Noire s'était perché sur son épaule et semblait vouloir y rester.

Après deux journées de ce vol rapide à travers l'espace, Shinwah s'aperçut qu'il était en vue des wigwams des Tueurs.

Otant le collier, il atterrit en arrière des grands arbres qui entouraient leur établissement.

Il prit de la nourriture, en donna à son petit compagnon et partit ensuite pour explorer un peu les alentours. Mais tout-à-coup, une dizaine de Tueurs, cachés dans les branches, tombèrent sur le jeune Algonquin et le firent prisonnier!!

Le collier merveilleux était à sa ceinture, mais il avait les mains liés derrière le dos et était impuissant à l'atteindre.

A l'arrivée des Tueurs, Plume-Noire s'était envolé...

On fit entrer le prisonnier dans le village et les cris de triomphe de ceux qui l'avaient capturé, amenèrent bientôt la tribu entière. Avec des hurlements de joie ils se préparèrent à le torturer, puis à le cuire et le manger.

Ils le lièrent solidement, avec des bandes de

cuir, à un poteau planté en terre, puis ils dansèrent des rondes autour de lui en criant : « Anka! Anka! » c'est-à-dire « Tue! Tue! »...

Le pauvre enfant sentit son courage faiblir... à ce moment il aperçut le corbeau qui tournoyait dans l'air au-dessus de sa tête...

Les Indiens sont superstitieux et ne veulent jamais tuer un corbeau avec leurs flèches, craignant d'attirer des mauvais sorts. Plume-Noire s'abattit tout-à-coup, saisit dans son bec le collier de pierres et s'éleva de nouveau dans l'air... Puis, planant au-dessus de la tête du prisonnier, il laissa choir le collier qui tomba juste autour du cou de Shinwah!

Aussitôt, les solides courroies qui le ligotaient se rompirent. Il s'envola dans l'espace et fut bientôt hors d'atteinte, tandis que les Tueurs, ahuris et furieux, regardaient vainement dans l'air, dans l'espoir de voir retomber leur proie!!...

—« Tu m'as sauvé, Plume-Noire, sans toi j'étais fini! » dit Shinwah... mais Plume-Noire n'était plus là, il s'était de nouveau envolé...

Après quelques heures de cet étonnant voyage aérien, il songea à redescendre à terre, lorsque tout-à-coup la branche magique partit d'elle-

même, siffla dans l'espace et s'implanta sur le tronc d'un gros orme, où elle se fixa solidement!...

—« L'arbre enchanté! » s'écria avec bonheur le jeune Indien, et ôtant le collier, il se laissa tomber sur le sol.

Il s'approcha de l'arbre et frappa doucement le tronc avec le manche de son tomahawk... à un certain endroit il perçut un son étrange et résonnant... il coupa l'écorce... Oh merveille! une grande clef d'or était suspendue à l'intérieur.

Shinwah s'en empara avec joie. En se retournant, il vit qu'il était à proximité d'un immense rocher. C'était peut-être l'extérieur de la caverne?

Tout en cherchant l'entrée il examina la position de ce roc gigantesque et il vit que c'était le sommet d'une falaise d'une hauteur extraordinaire, dominant la rivière.

Il trouva enfin une porte, devant laquelle deux énormes blocs de granit semblaient vouloir se rejoindre... Il eut juste la place de passer sa main pour placer la clef dans la serrure. Elle tourna... une fois... deux fois et avec un bruit de tonnerre la porte s'ouvrit, les rochers qui en masquaient

l'entrée s'écartèrent et un géant parut... D'une voix de la force d'un cyclone il cria :

—« Salut à qui vient délivrer Niagara et la Princesse Poko, sa pupille!! »

Shinwah vit alors s'approcher une jeune Indienne, très belle mais toute petite. Elle avait les yeux brillants et les cheveux noirs et portait une tunique à multiples couleurs.

Elle s'élança vers Shinwah et se jeta dans ses bras en s'écriant :

—« Tu es un grand chef! Tu as brisé le mur de notre prison!! »

Le jeune Algonquin passa quelques jours dans la caverne du géant et raconta tous les méfaits des Tueurs. Le géant entra dans un colère terrible et s'écria :

—« Ils seront punis comme ils le méritent! Tu vas amener Poko avec toi et elle fera désormais partie de ton peuple. Tu vas partir et ton voyage ne sera pas avancé lorsque viendra le châtiment! Je suis Niagara, le Génie-Roi des Eaux Profondes qu'une sorcière de la tribu des Tueurs avait transformé en ogre. Son maléfice est conjuré maintenant et je vais reprendre mon pouvoir.

Pars tout de suite avec Poko, et ne t'arrête pas

avant d'avoir atteint les petites îles que tu vois, là-bas, dans la rivière à nos pieds! Et lorsque tous deux vous entendrez le fracas de la chute des grandes eaux ce sera pour toujours... leur grondement sera éternel...et tu pourras, jeune homme, retourner dans ton pays et dire à ta nation qu'ils n'auront plus jamais rien à souffrir de la tribu des Tueurs! »

Shinwah prit Poko dans ses bras, passa à son cou le collier de pierres plates et tous deux ensemble s'envolèrent vers les îles que le Géant leur avait désignées.

Au bout de peu de temps ils atterrirent. Regardant l'emplacement de la caverne le jeune Indien vit qu'elle projetait juste au-dessus des établissements des Tueurs.

Tout-à-coup la terre trembla. De la caverne venait un bruit comme un mugissement terrible et un torrent d'eau se mit à tomber sur les wigwams, tombant toujours, flot continu, impitoyable, avec une force toujours croissante, si bien, qu'en peu de temps, là où il y avait auparavant un village indien il n'y eut plus qu'une immense chute où s'engouffraient sans répit des torrents d'eaux écumantes. A peu de distance, là où les

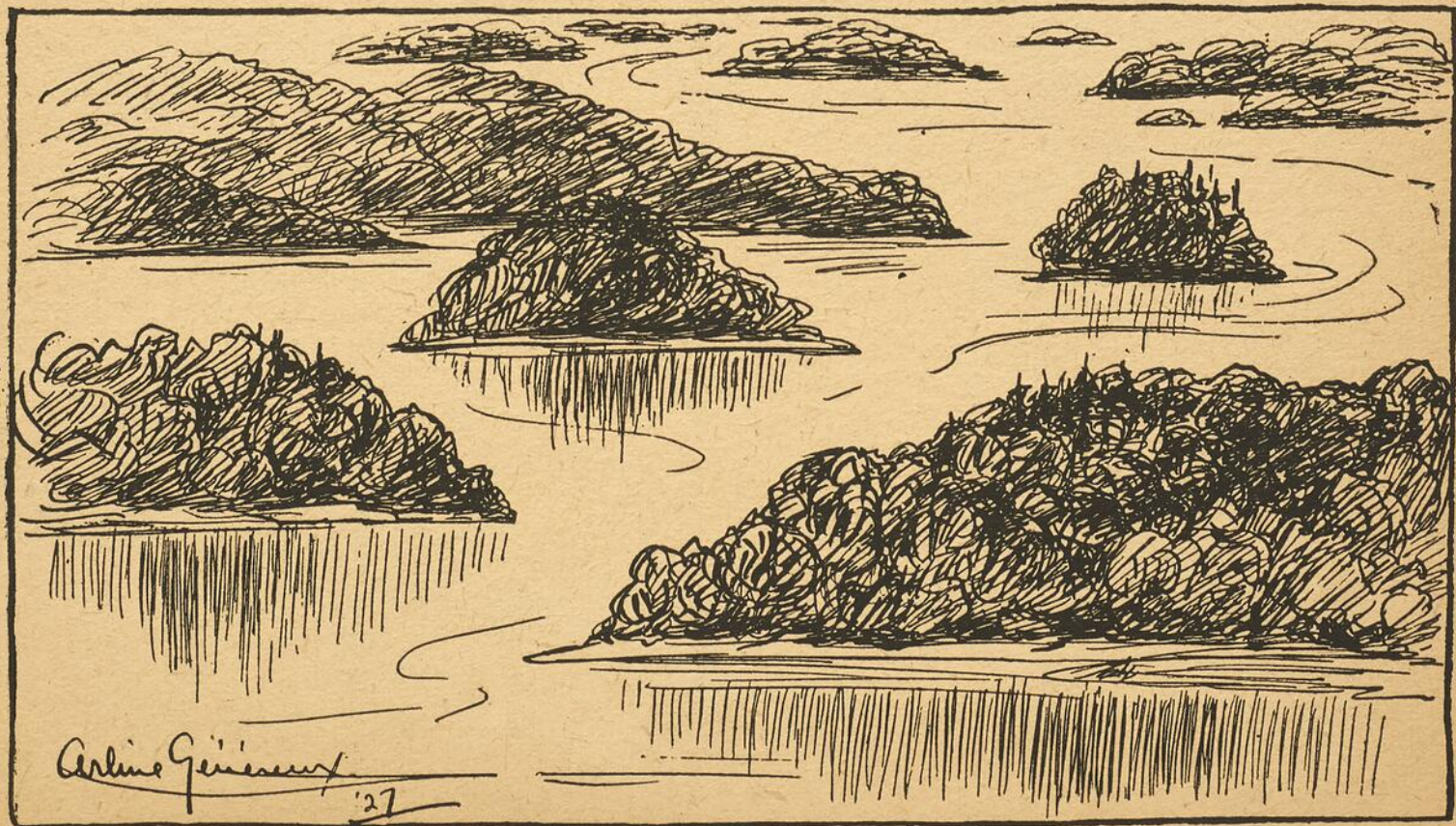
Tueurs avaient placé en demi-cercle les wigwams de leur village, les eaux torrentielles se mirent aussi bientôt à tomber... sans arrêt, sans pitié, et en peu de temps là aussi, il n'y eut plus qu'une chute mugissante dessinant autour de la falaise la forme d'un fer à cheval gigantesque.

La tribu des Tueurs n'existait plus... leurs wigwams étaient engloutis... tout avait disparu... et il ne restait à cet endroit que deux formidables cataractes, précipitant dans la rivière leurs eaux puissantes chargées d'écume. Niagara, le Génie-Roi des Eaux Profondes avait acquis un nouveau pouvoir et le peuple Algonquin était pour toujours délivré de ses terribles ennemis.

Shinwah fut bientôt de retour dans sa nation.

On le reçut avec tous les honneurs décernés aux braves. Trois ans après ces événements extraordinaires, il devint chef de sa tribu et épousa la petite princesse Poko.

Il eut de nombreux descendants, parmi lesquels, bien longtemps plus tard, se trouva l'illustre guerrier de cette race, le fier et intrépide Tecumseh.



Dans les Mille-Isles.

LA SIRÈNE DES MILLE-ISLES

Monataska était une petite Indienne qui vivait sur les bords d'une grande rivière. Cette rivière était le fleuve Saint-Laurent, mais ce ne fut que des centaines d'années plus tard qu'on l'appela ainsi.

C'était une fillette vive et joyeuse, aimant les oiseaux, les fleurs, la nature, et aimant surtout les eaux profondes de la rivière.

L'été, elle aimait à s'y plonger et nageait pendant des heures. Souvent aussi elle partait dans son léger canot d'écorce et parcourait à l'aviron de longues distances.

Monataska était orpheline ; sa mère était morte, la laissant, toute petite papoose, aux soins de son père, un guerrier de la fière tribu des Mohawks. Celui-ci fut tué par la foudre. Mona-

taska ou Natak comme on l'appelait, alors âgée de cinq ans, fut confiée aux soins de sa grand-mère, qu'elle étonnait toujours par ses aspirations nouvelles et son esprit aventureux.

Chez cette tribu d'Indiens, être tué par la foudre n'était pas un malheur. Celui qui mourait ainsi était censé avoir reçu un appel spécial du Grand Esprit et on ne devait pas le regretter. C'était un honneur pour sa famille et une distinction toute particulière.

Natak était très brave et ne connaissait pas la peur. Elle était douée d'une belle et ardente imagination. Elle venait souvent s'asseoir sur la grève, pour regarder, au soleil couchant, le reflet vermeil qui paraissait sur l'eau et elle se demandait :

« Que peut-il y avoir là-bas... au loin ? »

A cet endroit la rivière était très large. On ne pouvait apercevoir l'autre rive, c'était comme la mer !

— « S'il y avait, » se disait Natak, « une toute petite île ! Comme je serais contente ! Je prendrais mon canot et j'irais l'explorer ! »

C'était là son plus grand désir ! Un petit coin de terre à explorer... Un îlot, dont elle ferait

son tout petit royaume!... Mais elle ne voyait que l'immense nappe des vagues, déferlant à perte de vue.

Par une chaude matinée d'été, Natak, levée au petit jour, était descendue sur la grève suivant son habitude. L'eau était voilée d'une brume épaisse, que le soleil, qui se levait là-bas, à l'orient, faisait peu à peu disparaître; Natak, pour qui ce spectacle était toujours nouveau, regardait lever le brouillard. Soudain, elle crut voir, au loin, sur la surface des eaux, flotter une forme indécise et elle entendit un faible cri de détresse...

—« Qu'y a-t-il? » se dit-elle, « peut-être une sirène en danger? »

Sans perdre un moment, elle court vers son canot, le pousse dans la rivière, et à grands coups d'aviron se rend vers l'endroit où elle a cru voir quelque chose d'inusité.

A mesure qu'elle approchait, la forme devenait plus visible, puis elle disparaissait pour émerger un peu plus loin.

Natak put l'approcher d'assez près pour voir que c'était une femme. Se noyait-elle? Natak se

hâta de plus en plus, son aviron semblait plus rapide que le vent... enfin, elle l'atteignit...

—« Au secours! » dit la femme.

—« Donne-moi ta main », dit Natak. « Je vais te tirer dans le canot. »

—« Non! » dit la femme, « mais si tu es bonne et brave et intrépide, tu peux me sauver! »

Natak la regarda avec surprise. Elle était d'une beauté ravissante, sa peau était blanche et ses traits délicats; sa belle chevelure d'un blond cuivré flottait sur la légère ondulation des eaux.

« Que puis-je faire? » dit Natak.

« Tu peux plonger et briser la chaîne qui me retient prisonnière. Elle est rivée à un pilier de roc, à des milles et des milles de profondeur! »

« Comment puis-je briser cette chaîne et où pourrai-je la trouver? »

« Il faut plonger très loin, puis remonter et plonger encore et encore. La troisième fois, il faut croiser les bras sur sa poitrine en tenant à la main ce couteau » (et elle tendit à Natak une petite lame d'or), « lorsque tu auras atteint le royaume de Neptah, la Sirène, si tu es en danger, consulte mon nain. Tu dois user de ruse, mais il faudra ne jamais mentir, même pour te

sauver et tu devras aussi te méfier des fausses promesses! »

« Mais, pour revenir? » fit Natak.

« Lorsque la chaîne sera brisée, prends la lame entre tes dents et appelle-moi. Crie « Neph-tah »! »

« J'accepte, belle Sirène, je ferai ce que je pourrai », fit Natak et, à deux reprises elle plongea dans le fleuve. Puis elle croisa sur sa poitrine ses beaux bras bruns et vigoureux et tenant la petite lame bien serrée dans sa main, elle plongea de nouveau et descendit loin, loin dans la profondeur des eaux.

Il lui semblait qu'elle n'atteindrait jamais le fond, mais enfin son pied toucha le sable et elle vit luire quelque chose. De sa main elle voulut toucher l'endroit brillant... au même instant, une ouverture se fit, et elle tomba!...

Elle atterrit sans heurt sur un lit d'herbes marines et regardant autour d'elle, aperçut l'endroit le plus étrange qu'il était possible de rêver!

C'était comme une maison basse, dont le plancher était fait d'herbes et d'algues marines. Le plafond avait l'apparence d'un nuage vapoureux et verdâtre. Cà et là, il y avait des petits sièges

faits de sable et de pierres couvertes de mousse; les murs étaient couverts du même brouillard verdâtre que le plafond et le tout était éclairé d'une douce lueur incandescente.

Des personnages étranges la regardaient; ils avaient la tête et le corps comme les humains mais leurs pieds étaient très larges et palmés comme les pattes des canards; quelques-uns n'avaient pas de pieds, mais leur personne se terminait en queue de poisson; il y avait aussi des tritons qui se tenaient un peu à l'écart tout en la regardant.

—« Où suis-je? » demanda Natak.

—« Tu es dans le royaume de Neptah, la Sirène. »

—« Mais elle n'est pas ici, » reprit une autre, « et ne reviendra probablement jamais! »

—« Non? Où est-elle? » demanda finement Natak.

—« Elle est prisonnière des vagues, » dit un triton qui s'avança vers Natak. « Et toi qui es-tu? »

—« Je suis Monataska, de la tribu des Mohawks. Mon père est un ami tout spécial du

Grand Manitou. Alors il l'a envoyé chercher et ne veut plus le laisser revenir! »

—« Tu es donc une grande princesse? »

—« Non », fit Natak avec franchise, « je ne suis pas une princesse... Je ne suis qu'une jeune Indienne. »

—« Aimerais-tu à visiter notre domaine? »

—« Oh oui! » répondit-elle en se levant.

Adroitement et sans être vue, elle glissa sous sa tunique le petit couteau d'or que lui avait confié la Sirène.

—« Oui », répéta-t-elle, « conduisez-moi, je serai bien contente de visiter ce royaume inconnu. »

Ils la firent passer par plusieurs salles qui ressemblaient à la première, et dans chacune, Natak vit un grand nombre de tritons, de sirènes et de gens à pieds palmés. Ils avaient des figures étranges, celles des sirènes étaient très belles. Tous lui souriaient et plusieurs lui exprimèrent leur admiration pour ses longs cheveux noirs, ses yeux brillants et sa tunique de cuir à bords frangés. Eux-mêmes étaient vêtus d'algues vertes et d'herbes marines, avec garnitures de coquillages et de petites tiges creuses.

Après avoir passé par un dédale de chambres et de passages, tapissés et plafonnés du même nuage vaporeux et verdâtre, on arriva à la dernière salle où Natak aperçut le nain. Il était tout petit et bien laid ; sa grosse tête paraissait trop lourde pour son corps minuscule, mais ses yeux, doux et lumineux, lui donnaient un air de bonté. Il n'avait pas les pieds faits comme des pattes de canard, mais il avait les jambes tellement petites que Natak pensa qu'il ne devait sûrement pas pouvoir se tenir debout!... Il se leva cependant, à son entrée, et lui dit avec un profond salut : « Sois la bienvenue, jeune visiteuse. »

Natak lui sourit gentiment et voulut parler, mais un des tritons lui dit : « Ne perdez pas vos sourires pour ce vilain raccourci!! Il ne vaut rien du tout! Il ne peut pas même nager!! »

—« Neptah est bonne pour moi », dit le nain, : et c'est ici son royaume! »

—« Ce ne sera plus son royaume si elle n'est pas de retour avant demain. Lorsque viendra minuit, si elle est encore prisonnière des vagues, elle perd son pouvoir! »

Le nain ne répondit pas, mais il regarda Na-

tak avec une expression qui semblait dire : « Au secours!! »

Lorsqu'ils furent revenus à la première salle, tous ces gens étranges entourèrent Natak et lui témoignèrent leur admiration. Ils lui dirent qu'elle était belle, qu'ils l'aimaient et qu'ils la voulaient pour reine, lui promettant dévouement, obéissance et richesse, à la seule condition de ne plus les quitter...

Se rappelant les paroles de la Sirène, Natak usa de ruse. Elle leur dit qu'elle voulait se reposer et dormir pendant plusieurs heures et qu'à son réveil elle leur donnerait sa réponse. Ils consentirent, lui disant qu'eux aussi allaient dormir, que c'était maintenant, pour eux, l'heure du repos.

Lorsque la grande quiétude et le silence avertirent Natak que tout le monde dormait, elle se leva doucement, et furtivement se glissa de chambre en chambre jusqu'à celle où était le nain. Elle l'aperçut, assis sur un banc de mousse, l'air triste et inquiet. Elle vit avec bonheur qu'il était seul. Elle alla vers lui et lui demanda bien bas :

—« Où se trouve la chaîne qui tient Neptah captive? »

— « Vis-à-vis de la sortie de cette grotte—elle est rivée à un pilier dans l'eau. Le gardien de la chaîne est un Diable de mer géant. »

—« Est-ce qu'il va vouloir me dévorer? demanda Natak un peu effrayée.

—« Je crois bien qu'il le voudra. Mais, jette-lui ceci à la tête avant qu'il n'ait eu le temps de te saisir et il sera impuissant! »

En disant ces mots, il tendit à Natak une petite pierre ronde et blanche qui ressemblait à un caillou ordinaire.

Elle le prit, et le tenant serré dans sa main, elle se rendit à la porte de la grotte et l'ouvrit...

Elle vit le pilier dans l'eau... une eau très claire et tellement verte qu'elle en était presque terrifiante. Natak était au moment de s'y jeter pour atteindre le but de sa mission, lorsqu'un bruyant remous dans l'eau l'arrêta et, glacée de terreur, elle aperçut le monstre marin! Sa tête hideuse, surmontée de deux cornes émergeait de l'eau, il la regardait avec des yeux ronds et féroces et semblait prêt à foncer sur elle par la porte ouverte... Vivement elle lui jeta le caillou

blanc. A l'instant il devint immobile... il paraissait mort...

Natak nagea vers le pilier et chercha la chaîne. Pour la trouver elle plongea bravement dans ces eaux étrangement vertes, tenant à la main la petite lame d'or de la Sirène.

L'ayant enfin trouvée, elle frappa une des mailles de fer avec le précieux couteau... la chaîne se rompit avec un fracas épouvantable.

Mais ce bruit terrible réveilla le Diable-de-mer géant, qui n'était qu'endormi, et il se mit à la poursuivre!!

Natak était brave, mais cette fois, elle eut une peur atroce, et mettant la lame d'or entre ses dents elle cria: « Neptah! Neptah! »... Mais le monstre approchait; croyant qu'il allait la saisir, elle poussa un cri et perdit connaissance.

Lorsqu'elle reprit ses sens, elle était couchée sur la grève. Le soleil était déjà haut, la chaleur semblait intense; son canot était tiré sur le sable, non loin d'elle, et à peu de distance, dans l'eau, elle aperçut la Sirène. — « Neptah! Belle Neptah! » fit Natak.

—« Brave petite fille! Grâce à toi, je ne suis



« A peu de distance, dans l'eau, elle aperçut la sirène... »

plus captive! Que puis-je te donner en reconnaissance de ce que tu as fait pour moi? »

Natak, les yeux encore lourds de sommeil, regarda devant elle la vaste nappe des eaux de la rivière et se rappela ce qu'elle avait toujours désiré.

—« Une petite île, Neptah, ou plusieurs petites îles, là-bas... où l'eau est si belle! »

—« Des îles? » s'écria Neptah, « des îles?... Bien sûr que je vais t'en donner... Tu vas en avoir des centaines et des centaines! Dors, Natak, dors... tu les verras bientôt! »

Natak était tellement lasse qu'elle se rendormit bien vite.

Après un long sommeil calme et bienfaisant, la jeune fille s'éveilla presque complètement reposée.

Elle s'assit, se frotta les yeux, et commença à se rappeler ses exploits de l'heure matinale, les personnes étranges et les choses extraordinaires qu'elle avait vues: la belle Sirène, les tritons, le nain, le pilier de pierre et le terrible Diable-de-mer... « Ah! »... fit-elle avec horreur à ce souvenir, « j'espère ne jamais le revoir celui-là! »

Elle se leva et regarda la rivière... Elle jeta un

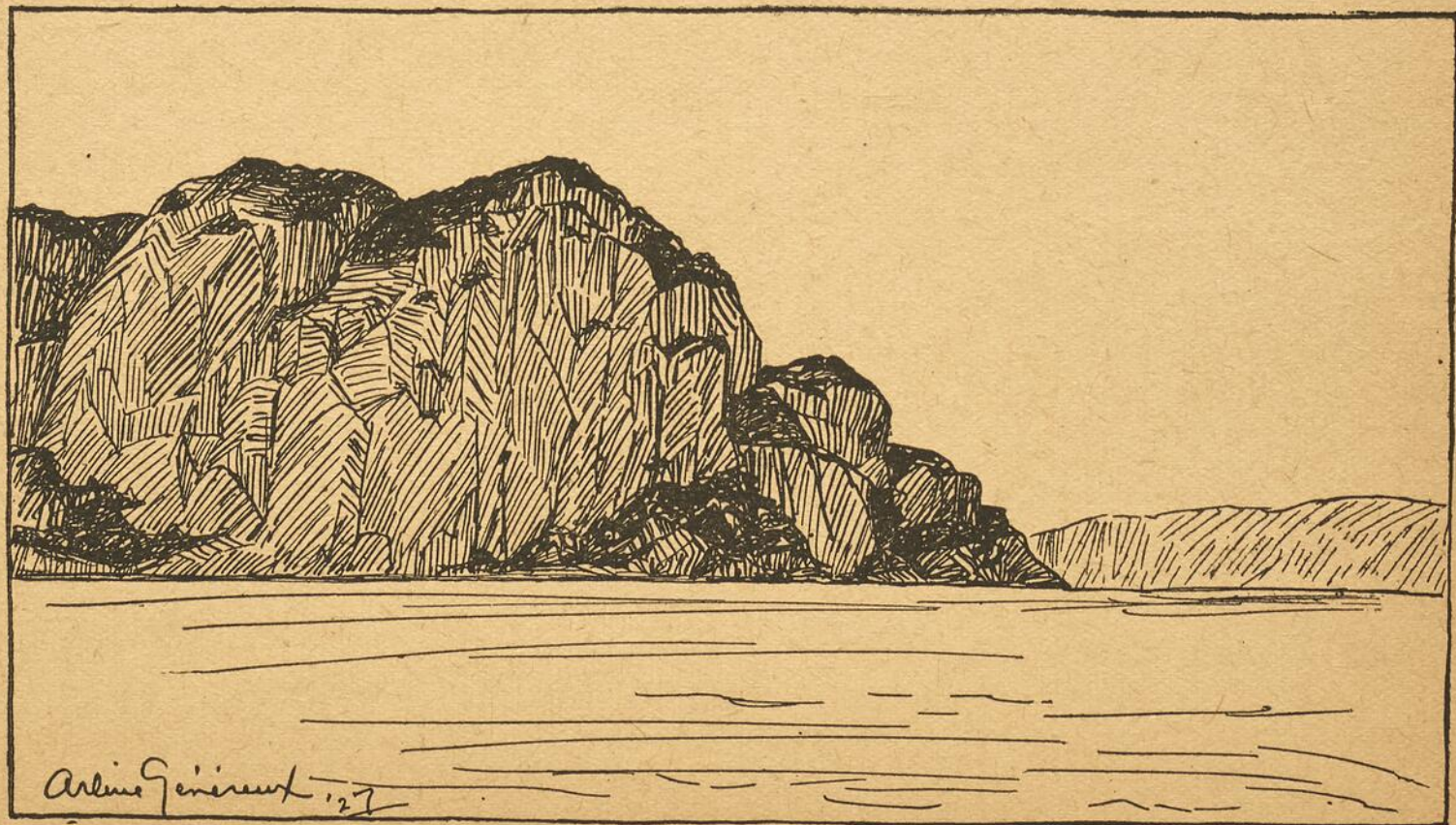
cri de surprise... Là-bas, au loin, où elle avait d'abord aperçu la Sirène, elle vit une multitude de petites îles disséminées ça et là sur la vaste étendue du fleuve!

« Quel bonheur! » s'écria Natak, en retournant vers le wigwam de sa grand'mère, affamée, encore un peu lasse, mais le coeur bien joyeux, car son plus grand désir était accompli... Elle aurait maintenant des centaines de petits royaumes à explorer!...

Quelques années plus tard, Monataska épousa un des chefs de sa tribu, un ancêtre de Brant, le fameux guerrier Mohawk, célèbre dans l'histoire pour sa bravoure et sa loyauté.

Ceux qui visitent cet endroit enchanteur dans le Saint-Laurent qui s'appelle les Mille-Isles ne se doutent peut-être pas de son origine féerique, mais les enfants qui auront lu cette histoire, se rappelleront sûrement le don charmant que fit la Sirène à la brave et courageuse petite Indienne.

it
e
e
-
-
n
"
s
a
e
-
s
e
e
e
a



Arline Genereux 27

Le Cap Trinité et la rivière Saguenay.

LE SORCIER DU SAGUENAY

Plusieurs centaines d'années avant la découverte du Canada par Jacques Cartier, ce pays était habité par différentes nations et tribus d'Indiens.

Une de ces tribus s'était établie sur les bords du Saint-Laurent, à un endroit où ce fleuve est d'une immense largeur, aux environs de la place qui s'appelle aujourd'hui Tadoussac.

Ces Indiens étaient les Montagnais, nation bonne et pacifique, vivant de pêche et de chasse.

Pour prendre le poisson, ils confectionnaient de solides filets, tressant à cette fin de longues herbes marines que leurs doigts habiles savaient rendre solides et durables.

Les grandes forêts leur fournissaient le gibier

qu'ils tuaient avec leurs flèches ou qu'ils prenaient dans des pièges ingénieux de leur propre invention.

Leurs wigwams étaient placés ensemble, par groupes, pour se donner une protection mutuelle contre les loups. Ces groupes de wigwams formaient autant de petits villages, peu éloignés les uns des autres.

Les loups n'étaient pas le seul danger qu'avaient à craindre les Montagnais; ils avaient pour ennemis une nation appelée « Les Géants ». C'étaient des colosses que ces hommes! Quelques-uns avaient huit pieds de hauteur. Ils avaient des figures sournoises, cruelles et de longues dents pointues. On devinait qu'ils étaient des cannibales...

Cette nation était établie une quarantaine de milles plus loin.

Aux moments les plus inattendus, ils remontaient le fleuve en bandes, dans leurs canots d'écorce, atterrissaient à peu de distance des établissements Montagnais, fonçaient à l'improviste sur ces paisibles Indiens, en tuaient un grand nombre et retournaient avec des prisonniers dont on n'avait plus jamais de nouvelles.

A l'époque où se passe cette histoire, il y avait chez les Montagnais, une jeune fille appelée Sagnah.

C'était une orpheline. Son père avait été fait prisonnier par les terribles Géants et n'était jamais revenu et sa mère était morte de chagrin.

Sagnah était une favorite dans sa tribu et chacun aimait à la choyer et à la gâter. C'était une belle et brave enfant, intelligente et pleine de vivacité, parfois un peu trop espiègle, mais d'une grande bonté de coeur.

Elle aimait à jouer avec les autres enfants de la tribu et pouvait nager, grimper et danser aussi bien qu'eux tous; mais son grand charme était sa belle voix. Son chant ravissait les Indiens. Ils s'assemblaient parfois sur la grève autour d'un grand feu et faisaient chanter Sagnah et ses notes pures vibraient, claires et harmonieuses, dans l'air du soir.

Lorsque Sagnah eut seize ans, on la fiança à un jeune chef de sa tribu et le mariage devait avoir lieu quelques jours plus tard... mais, tout-à-coup, dans la nuit, les Géants arrivèrent et firent un affreux carnage! Une terrible bataille s'engagea et après bien des pertes de vie de part

et d'autres, les géants se virent forcés de prendre la fuite, mais ils emmenaient avec eux plusieurs prisonniers et parmi ceux-ci, la pauvre petite Sagnah!... Pendant la bataille, la jeune fille s'était blottie au fond d'un wigwam, un tomahawk dans la main, bien résolue à se défendre, mais deux Géants foncèrent dans la cabane, la désarmèrent et l'emportèrent comme si elle eut été un petit enfant...

Impuissante à se défendre, Sagnah ne perdit cependant pas courage. Sa principale inquiétude était son fiancé, le jeune chef qu'elle devait épouser dans si peu de jours... Était-il, lui aussi, prisonnier?

Au premier arrêt, on la mit par terre et on lui lia les bras et les jambes. Les autres prisonniers, solidement ligotés, n'étaient pas très éloignés et elle pouvait les distinguer parfaitement; son fiancé n'était pas parmi eux.

« Alors », se dit-elle, « il va vouloir venir à mon secours et se fera sûrement tuer. Ah! Si je pouvais lui envoyer un message! »

A ce moment, elle vit un piquebois qui picotait sur une branche tout près d'elle:

—« Petit oiseau », lui dit-elle, « que ne peux-tu voler vers mon fiancé! »

A sa grande surprise, l'oiseau s'approcha et lui dit :

—« Donne-moi ton message! »

—« Comment? Tu parles, toi? » s'écria Sagnab.

—« Oui. Hâte-toi! »

—« Vole vers mon fiancé, le jeune chef montagnais. Dis-lui de ne pas chercher à me suivre. Ma seule chance de m'évader sera la ruse! Dis-lui d'être aux aguets et d'attendre... Vole, petit oiseau, vole!! »

L'oiseau s'envola à tire d'ailes et Sagnah se sentit un peu plus d'espoir au coeur.

« Cet oiseau doit appartenir à quelque fée ou à quelque sorcier! » se dit-elle.

Au bout de quelque temps, les ennemis reprirent leur route. Elle fut ramassée comme un paquet, jetée sur l'épaule d'un des gros géants et emmenée vers leurs canots qu'ils allaient reprendre pour retourner dans leur pays. Elle ne résista pas, ferma les yeux et feignit d'être endormie ou sans connaissance...

Après de longues heures ils arrivèrent enfin

au camp des Géants. Les femmes et les enfants de la tribu les reçurent avec des cris et des trépignements de joie. Armés de branches et de bâtons ils se ruaient vers les prisonniers pour les frapper.

—« Qu'on ne touche pas à celle-ci ! » cria le Géant qui avait amené Sagnah ; c'était (elle l'apprit plus tard), un des chefs de la tribu, un des quatre frères qui gouvernaient la nation.

—« Amenez-là », continua-t-il, « dans un wigwam spécial. Je la réserve pour la grande fête qui aura lieu pour célébrer notre visite chez les Montagnais. Quant aux autres prisonniers, je vous les donnerai bientôt pour les faire cuire et les manger... dans huit ou dix jours au plus. »

Sagnah frémit... Ainsi, c'était là le sort affreux qu'avait eu son père ! Et c'était celui qu'on lui réservait ? Non ! cent fois non ! Il fallait, à tout prix, empêcher cette fin atroce ! Sachant qu'elle avait quelque temps de répit, elle résolut de déjouer par la ruse les plans de ses terribles geôliers.

Epuisée, Sagnah s'endormit... Après un long et lourd sommeil, elle se réveilla au fond d'un

wigwam. Deux vieilles Indiennes étaient là, en gardiennes, auprès d'elle.

—« Bonjour! » dit Sagnah, avec son plus charmant sourire.

—« Où donc te crois-tu, petite sotte, pour avoir ce sourire sur les lèvres? »

—« Je n'en sais rien, mais je crois que c'est peut-être le camp de quelque Géant. Un grand combat a eu lieu entre ma tribu et les Géants, et ces derniers m'ont prise et amenée ici. »

—« Et que penses-tu qu'ils veulent faire de toi? »

—« Je ne sais pas », répondit Sagnah, toujours souriante, « mais j'espère bien qu'on va me donner à manger... j'ai une faim terrible! »

—« Manger? Sans doute, tu vas manger, encore manger, et encore et encore manger!! »

—« Pourquoi tant manger? » demanda Sagnah en riant.

—« Parce que tu es trop mince, trop maigre! » dit la vieille avec un ricanement.

Au bout de quelque temps on lui apporta de la nourriture.

—« Je vous en prie! » dit-elle, déliez-moi les mains afin que je puisse manger, et les pieds aus-

si, de grâce! Je ne chercherai sûrement pas à me sauver entourée, comme je suis, de Géants! »

A ce moment, le chef entra et les gardiennes lui demandèrent si elles pouvaient délier la prisonnière et il consentit en grommelant.

Sagnah, voyant que la nourriture n'était sûrement pas de la chair humaine, prit un bon repas, car elle avait vraiment faim. Puis, elle tressa ses longs cheveux noirs et défroissa sa tunique de cuir. Regardant les Indiennes elle leur dit :

—« Suis-je bien ainsi? »

—« Bien? Tu as l'air d'une sottie fille des Montagnais, se préparant à servir de dîner à notre grand chef! »

—« Non! » dit Sagnah, sans cesser de sourire, « je suis sûre qu'il ne voudrait pas me manger, du moins pas tout de suite! » et sans paraître du tout inquiète, elle se mit à causer et à rire avec les deux vieilles gardiennes, si bien qu'elles devinrent presque de bonne humeur!

Au bout de quelque temps elle leur dit :

—« Aimez-vous les chansons? J'en sais de belles que j'ai apprises chez nous », et de sa voix claire et pure, elle se mit à chanter des refrains de son pays.

A ce moment, le chef entra de nouveau, mais elle ne parut pas le voir et continua son chant.

La chanson finie, elle se retourna et regarda le Géant.

—« Ah! Tu étais là? » dit-elle, « as-tu aimé ma chanson? »

—« Comment t'appelles-tu? » dit celui-ci, sans répondre à sa question.

—« Sagnah, » répondit-elle, « et toi »?

—« Apprends, jeune fille », s'écria-t-il d'une voix tonnante, « que je suis Patitachekao, chef, avec mes trois frères, de la tribu des Géants! Mon nom, Patitachekao, signifie « Tue et mange », et j'ai l'habitude de faire honneur à mon nom!! »

—« Comme c'est terrible!! Es-tu toujours fâché comme ça? »

—« Attention! Si tu me manques de respect, je te ferai fouetter! »

—« Oh! Ne fais pas cela », dit Sagnah, encore souriante, (mais en réalité tremblante de frayeur), si tu me fais battre, je ne pourrai plus manger... et je vais maigrir!... »

Personne encore n'avait osé parler de la sorte au chef des Géants, et il se demanda si cette

jeune fille ne serait pas une sorcière, déguisée en Montagnaise.

Il fit venir ses trois frères, Géants à l'air aussi féroce et cruel que lui-même, et fit causer Sagnah devant eux.

Cachant sa terreur, elle sourit bravement à ces méchants chefs et, à leur demande, chanta une de ses plus belles chansons.

Les quatre Géants sortirent du wigwam et tinrent conseil : si cette jeune fille était une sorcière, il fallait la brûler et non pas la manger, et si elle n'était pas une sorcière, pourquoi ne pas la garder et la soigner, et ne la manger que dans quelques mois?...

Sagnah entendit leur conversation et elle résolut de prouver qu'elle n'était pas une sorcière.

On la consulta sur différents sujets, on la questionna... Sagnah répondait comme une enfant et demandait elle-même des questions qui semblaient si naïves, que les Géants se dirent :

—Elle ne comprend pas suffisamment pour avoir peur, c'est pourquoi elle rit et chante. Ce n'est sûrement pas une sorcière!

Les deux vieilles restaient ses gardiennes.

Elles lui apportaient sa nourriture et écoutaient son babil et son chant.

Un jour, le chef Patitachekao entra, encore plus maussade et grondeur que d'habitude. En passant près d'une des vieilles il lui donna un coup de pieds sur la jambe, et la frappa à la figure avec une branche qu'il tenait à la main. Le coup de pied fut si fort que la jambe fut presque cassée, et se tenant le front d'où le sang coulait, la vieille sortit en boitant.

—« Chante! » ordonna le chef à Sagnah.

Elle commença de suite à chanter. Quand elle eut fini, il lui dit :

—« Veux-tu avoir la vie sauve? »

—« Oh oui! » dit Sagnah; « vas-tu me laisser retourner dans mon pays? »

—« Non! » dit le Géant, « mais je puis t'épouser et te faire devenir membre de la tribu. »

—« Je suis déjà fiancée à un chef de ma propre nation. Si tu es chef toi-même, tu ne voudrais pas me faire manquer à ma parole? »

—« Tous les chefs montagnais ont été tués à notre dernière attaque, » dit-il, « ton fiancé a dû être de ce nombre! »

Sagnah se doutait bien que ceci n'était pas la

vérité, mais elle feignit de croire ce qu'il disait et lui répondit :

—« Veux-tu me donner trois jours pour m'habituer à cette pensée de devenir une des vôtres, et chaque jour me laisser faire une promenade en dehors du wigwam ; le troisième jour, si tu m'entends chanter, tu sauras que je suis prête à devenir ta femme ! »

Le chef consentit et sortit du wigwam fort satisfait.

L'Indienne qui avait reçu le coup de pied revint en boitant à la cabane, paraissant bien souffrante. Le bâton du chef lui avait cruellement blessé la tête et elle avait l'air bien affaiblie. Sagnah lui banda la jambe et lui mit de l'eau fraîche sur la tête, essayant de la soulager ; puis elle s'assit auprès d'elle et se mit à chanter.

Au bout de quelque temps, l'autre Indienne sortit du wigwam. Alors la blessée dit à Sagnah :

—« Ecoute ! Je vais mourir, les coups du chef m'ont tuée ! Je ne verrai pas le jour ! Parce que tu as été compatissante et bonne pour moi et que tu es si vaillante, si courageuse, je vais te donner deux présents : prends ce morceau de cuir et cette tige creuse — le carré de cuir te rendra invisible,



Arline Gierney '27

« Prends ce morceau de cuir et cette tige creuse... »

si tu le places sur ta tête, et avec la tige creuse tu peux appeler le Bon Sorcier de la Grande Forêt qui a juré d'exercer une terrible vengeance sur toute nation qui mange de la chair humaine; mais pour les punir, il faut que le Bon Sorcier les prenne en flagrant délit. »

—« Où puis-je trouver le Bon Sorcier? »

—« Il viendra à n'importe quel endroit en dehors du camp si tu souffles dans la tige creuse. Ne leur dis rien... Laisse croire que tu vas épouser le chef et partager leur festin... » dit la femme d'une voix faible.

Elle se retourna et ne parla plus. Au matin, elle était morte.

Ce jour-là, Sagnah partit pour sa première promenade en dehors du wigwam. Après avoir marché un peu, elle mit le morceau de cuir sur sa tête et s'aperçut bientôt que personne ne pouvait la voir. Alors elle se mêla aux Géants et ainsi elle apprit que les prisonniers avaient été tués et qu'on se préparait à en faire un festin pour célébrer le mariage du chef Patitachekao avec la fille Montagnais.

Le lendemain, elle sortit de nouveau et, se rendant invisible, elle suivit le chef jusqu'à l'endroit

où il se rendait pour conférer avec ses trois frères. Elle découvrit qu'ils avaient décidé de faire une autre attaque sur les villages Montagnais aussitôt après les noces. Les frères étaient aussi féroces et cruels que Patitachekao, cependant l'un d'entre eux dit :

—« Que ferons-nous si le Sorcier de la Grande Forêt a connaissance de nos festins? »

—« Personne ne lui dira et il ne peut entrer dans le camp sans ce tomahawk magique que j'ai à ma ceinture! »

—« Qu'en ferais-tu pendant la noce? »

—« Je ne puis, pour le mariage, le garder sur moi, cela me porterait malheur, mais je vais le cacher sous la peau d'ours qui est dans mon wigwam, de bonne heure demain matin; je le reprendrai après le festin et jamais le Sorcier ne pourra l'avoir! »

—« C'est bien », dirent-ils, « le mariage à midi et le festin ensuite! »

Sagnah courut à son wigwam et eut tout juste le temps de redevenir visible, lorsque le chef parut :

—« Ta réponse, Sagnah? » dit-il.

—« Nous ne sommes qu'au second jour, et tu m'a donné trois jours! » dit Sagnah.

—« C'est vrai », répondit le Géant, « mais je compte te trouver demain prête et consentante pour le festin de la noce! »

Sagnah eut un frisson de terreur, mais sourit bravement et répondit :

—« Je crois que tu m'entendras chanter peu avant midi demain! »... et le Géant partit content.

Le lendemain, au petit jour, Sagnah se rendit invisible et partit vers le wigwam du chef pour voir ce qu'il faisait.

Il n'y était pas, alors elle entra, souleva la peau d'ours, trouva le tomahawk et le cacha sous sa tunique avec la tige creuse. Puis, elle se sauva aussi vite que possible jusqu'en dehors du camp des Géants. Là elle redevint visible, le carré de cuir ne lui donnant le don d'invisibilité que dans les limites du camp.

Elle prit la tige creuse et souffra dedans... elle rendit un son rauque et sifflant... Tout-à-coup, une ouverture apparut dans les branches... un bruissement de feuilles se fit entendre... et le Bon Sorcier parut!

Il paraissait vieux comme le monde; ses cheveux et sa longue barbe étaient d'une blancheur de neige; sa figure annonçait la force et la volonté; ses yeux étaient profonds et perçants.

—« Qui me réclame? » demanda-t-il.

Sagnah se présenta au Bon Sorcier et lui raconta sa terrible histoire et son enlèvement à la veille de son mariage; elle lui décrivit les invasions répétées des Géants dans les domaines des Montagnais, les prisonniers enlevés pour être ensuite tués et mangés, et lui parla du mariage et du festin atroce qui devaient avoir lieu le jour même.

Le Bon Sorcier, courroucé mais triste, répondit:

—« Les misérables!! Pour les punir il faudrait que je puisse les prendre sur le fait et hélas! je ne puis entrer dans leur camp!! »

—« Tu le peux », dit Sagnah, « avec cette arme magique! Prends-la et de grâce, agis au plus vite! Dis-moi, vais-je être obligée d'épouser ce monstre? »

—« Quand doit avoir lieu le festin? » demanda-t-il.

—« La noce doit se faire à midi et le festin ensuite! »

—« Lorsque tu donneras ta réponse, tantôt, tu diras :

« *Le festin se fera
La noce suivra.* »

Il ne faut pas te laisser persuader autrement et sois sans crainte, je te sauverai... et je punirai les coupables! » ajouta-t-il avec colère.

Sagnah s'enfuit vers le camp; se rendant invisible, elle ne craignait pas d'être poursuivie. Elle atteignit son wigwam, se rendit de nouveau visible et se prépara pour la noce.

Lorsqu'elle fut prête, elle se mit près de l'entrée, et pensant à son lointain fiancé montagnais, elle se mit à chanter un beau refrain d'amour...

Patitachekao arriva avec ses trois frères, anxieux de connaître sa réponse :

—« Sagnah, que dis-tu ce matin? »

« *Le festin se fera
La noce suivra.* »

dit Sagnah.

—« Non, la noce se fera d'abord! » dit le chef.

—« Pourquoi ne pas commencer par le festin? » dit Sagnah en souriant. « Nous serions ensuite si contents et si bien disposés et de bonne humeur pour la noce!! »

Ils consentirent tous les quatre et à midi on vint chercher Sagnah; tout était prêt...

Les Géants étaient assemblés en dehors, pour le festin. De grandes chaudières d'eau bouillante avaient été préparées pour recevoir les morceaux de jambes et de bras des malheureux prisonniers.

Les futurs mariés furent placés aux sièges d'honneur et les trois frères étaient auprès d'eux.

Lorsque l'horrible cuisson fut terminée et que l'on commença à servir les mets, Sagnah eut un frisson de peur :

Si le Sorcier ne venait pas?... Qu'arriverait-il?

Tout-à-coup, une clameur épouvantable retentit, la terre trembla, et au milieu de la stupeur générale, le Sorcier apparut!! Dans chacune de ses mains, il tenait une énorme masse de pierre.

D'une voix semblable au roulement du tonnerre, il leur jeta ces terribles paroles :

—« Misérables mangeurs de chair humaine!

Bien souvent je vous ai avertis!! Vous alliez encore faire un de vos horribles festins!!... Ecoutez-moi! Mon pouvoir vous empêche de bouger, mais vous pouvez m'entendre... Jamais plus vous ne commettrez ce crime atroce! Ma malédiction va vous atteindre et ce sera pour toujours! Votre tribu va être anéantie, vos wigwams détruits, la terre même où vous avez vécu va disparaître! »

Les Géants semblaient pétrifiés... tremblants de rage, ils étaient incapables de bouger et de crier.

—« Sagnah », continua le Sorcier, hâte-toi de fuir ce camp maudit! Cours, fuis! En dehors de ces limites de malheur, tu trouveras du secours! »

Sagnah s'enfuit, sans oser se retourner, et dans peu de temps elle parvint à sortir du camp. Là, à sa grande joie, elle trouva son fiancé avec une troupe de guerriers montagnais.

Il avait reçu, par un piquebois enchanté, un message du Bon Sorcier, après en avoir reçu un de Sagnah, de la même manière, quelque temps auparavant.

La nuit suivante une grande tempête se dé-

chaîna et un terrible tremblement de terre ébranla cette partie du pays.

Dans les villages des Montagnais, aucun dommage ne fut causé par la tempête, mais une quarantaine de milles plus loin, de grands changements avaient eu lieu... Le Sorcier avait poursuivi de sa malédiction la perfide et cruelle nation des Géants. Là où Patitachekao avait vécu se dressait un rocher géant, là où était le wigwam de ses trois frères se dressait un autre rocher géant, à triple sommet, et au pied de ces rochers gigantesques roulaient les masses fougueuses d'une rivière en colère, dont les flots semblaient recouvrir un abîme sans fond...

La tribu des Géants, leurs wigwams, leurs villages, n'existaient plus... tout avait disparu sous la malédiction du Sorcier de la Grande Forêt.

Environ un an plus tard, Sagnah et son mari se rendirent un jour dans cette partie du pays pour voir les transformations qu'avait opérées le tremblement de terre. Ils remontèrent en canot la nouvelle rivière et comme ils passaient près du premier gros rocher se dressant comme un colosse en sentinelle dans la rivière, l'Indien dit :

—« Regarde, Sagnah! »

Et le rocher répéta : « Regarde, Sagnah ! »

—« Le chef des Géants ! » murmura Sagnah à demi-voix.

Puis, lorsqu'ils virent l'autre rocher avec le triple sommet, Sagnah dit :

—« Les Trois Frères ! » et le rocher répéta : « Les Trois Frères !... »

Leur canot glissait rapidement sur les eaux sombres de la rivière inconnue et ils revinrent en sûreté dans leur village.

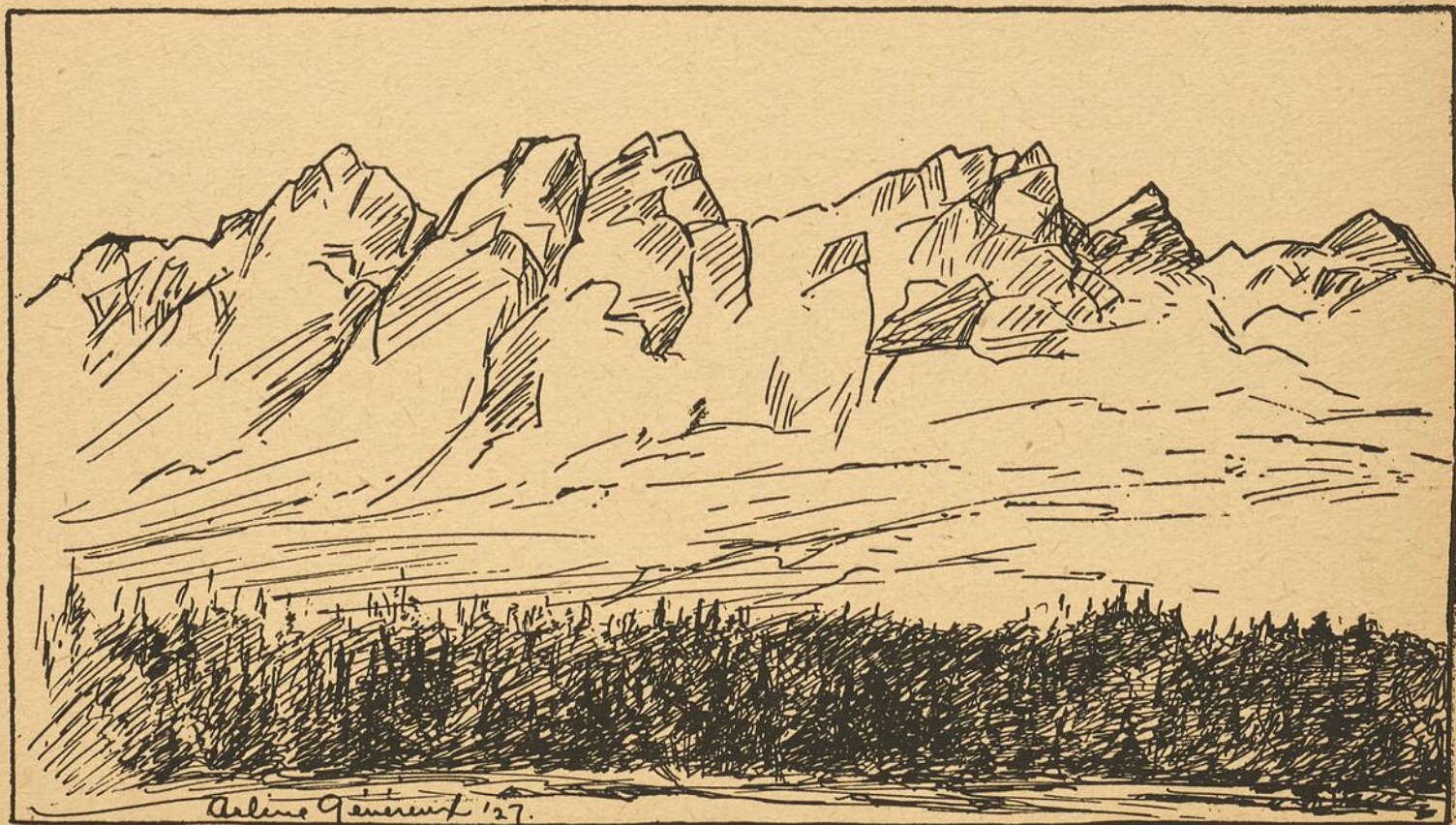
—« Il faudra appeler cette rivière « Sagnah » en souvenir de la terrible aventure, » dit le jeune chef.

Ils vécurent heureux pendant bien des années. Leurs enfants apprirent l'histoire du rapt de leur mère par le chef d'une tribu maudite et ils appelaient toujours la rivière qui provenait de cette époque, la rivière « Sagnah » comme leur père le leur avait appris.

Plus tard, les colons français et les chasseurs appelaient cette rivière Sagna ou Sagnay et finalement elle devint Saguenay, comme nous la nommons aujourd'hui. Mais aucun de ces voyageurs ne savait que les deux énormes rochers s'élevant à une hauteur de deux mille pieds au-

dessus de la masse des eaux, étaient les chefs de la cruelle nation cannibale que le Sorcier avait transformés en Géants de pierre.

Même de nos jours, ils demeurent immuables et gardent à jamais les flots sombres du Saguenay, mais nous leur avons donné d'autres noms : nous les appelons « Le Cap Eternité » et « Le Cap Trinité ».



Arlene Genereux '27.

Les sept pics des Montagnes Rocheuses.

LES SEPT GÉANTS DES MONTAGNES ROCHEUSES

Dans un petit village de l'ouest canadien, vivait, il y a plusieurs centaines d'années, une femme mystérieuse qui passait pour une sorcière et que redoutaient beaucoup les indiens des environs.

Elle habitait une grotte au pied d'une montagne et quoique son apparence ne fut ni féroce, ni cruelle, les tribus de l'endroit la croyaient responsable de tous leurs malheurs.

Personne n'osait l'approcher et elle n'avait pas la chance de se défendre, ni de protester contre ces accusations. Alors le ressentiment devint bientôt général... c'était elle la coupable! C'était elle qui leur envoyait des maléfices et des mauvais sorts...

Les Indiens de cette partie du pays avaient eu bien des malheurs depuis quelque temps; un jour, un terrible éboulis de sable et de roches était tombé de la montagne et avait abattu un grand nombre de leurs wigwams; peu après, un tremblement de terre avait ébranlé le sol et détruit une grande partie de leur établissement; plus tard, un ruisseau avoisinant, gonflé par une pluie torrentielle fut transformé en torrent dévastateur, qui avait inondé leurs demeures et noyé plusieurs personnes; à la saison la plus douce, survenaient des gelées qui détruisaient tous les fruits et ces gelées étaient suivies de terribles feux de forêts!... Tout récemment, une violente tempête de grêle était tombée, et deux jours avant le commencement de cette histoire, l'horizon devint subitement noir comme l'encre, les éclairs sillonnèrent de leurs zigzags lumineux le ciel noirci d'orage et les grondements du tonnerre commencèrent. Avec une force toujours croissante, les sinistres éclats se suivaient presque sans interruption... toute la nuit ce fracas terrifiant continua de jeter l'effroi dans le village, si bien que les Indiens, saisis de panique, résolurent d'assembler le grand conseil de la nation!

Sitôt que l'orage effroyable fut fini, le Conseil fut appelé pour discuter la situation et voir ce qu'il y avait à faire.

D'un commun accord, l'on décida que la sorcière que l'on apercevait de temps à autre était seule responsable de tous ces malheurs. A tout prix, il fallait s'en défaire!

C'est une chose fort difficile que de se défaire d'une sorcière! Il faut d'abord s'en emparer, puis, si l'on réussit (ce qui peut prendre bien longtemps), il faut ensuite la brûler, car, autrement, on ne saurait la tuer... elle peut vivre des siècles et des siècles.

Or, il arriva que vers ce temps, un jeune Indien appelé Pontesika avait encouru la colère des chefs de la nation, et était tombé en disgrâce, quoique ses méfaits ne fussent pas, en réalité, très graves.

Pour un Indien, le déshonneur est ce qu'il y a de plus terrible au monde, et Pontesika était triste et voulait mourir!

Son crime était d'avoir tourné en ridicule les chefs de la nation et de les avoir appelés des poltrons et des lâches parce qu'ils avaient peur d'une pauvre vieille femme. Considérant que cette

« pauvre vieille » était une atroce sorcière, et que les chefs étaient les plus braves de la nation, Pontesika était gravement coupable aux yeux de la tribu.

Les chefs, à la suite de leur conseil, le firent demander et l'un d'eux prenant la parole, lui dit :

—« Si tu peux découvrir la cause de nos malheurs et capturer la sorcière, ta faute sera effacée, ton nom deviendra honoré et tu seras ensuite capitaine-chef de notre tribu ! Que dis-tu, Pontesika ? Te chargeras-tu de la mission ? »

—« Oui ! » dit le jeune homme résolument. « Qu'on me donne un bon tomahawk, un carquois de flèches, une solide arbalète et je suis prêt à partir tout de suite. »

—« Dans un mois tu devras revenir », dit gravement le chef, et si tu as failli dans ta mission, ta vie en paiera le forfait, mais si tu réussis, l'honneur te sera rendu et tu seras sacré guerrier, capitaine et chef comme nous ! »

Deux heures plus tard, Pontesika, armé comme il l'avait demandé, partait pour son périlleux voyage.

La caverne de la sorcière était à une distance

de plus de cinq milles, au pied d'une falaise haute et rocheuse.

Le jeune Indien connaissait bien l'endroit. Les guerriers de sa tribu, qu'il avait souvent suivis, y étaient venus plusieurs fois, espérant s'emparer de la sorcière; mais à leur approche, elle rentrait dans la caverne et fermait, au moyen d'un sortilège, le rocher qui en masquait l'entrée, rendant ainsi les guerriers impuissants.

Pontesika se hâta afin d'arriver avant la nuit. Il eut à passer plusieurs forêts, de grandes plaines et arriva enfin aux abords de la grotte, peu après le coucher du soleil.

Il se rapprocha petit à petit, se cachant autant que possible, s'arrêtant à chaque instant pour écouter et regarder... Pendant plusieurs minutes il attendit... rien ne bougea... Tout-à-coup, il vit sortir de la caverne une vieille femme à cheveux blancs, qui se mit en frais de faire du feu, se servant de quelques branches sèches qui gisaient par terre tout auprès; mais il y en avait très peu et la vieille s'écria à haute voix :

—« Oh là là! Je voudrais bien que la forêt ne fut pas si loin! Je n'ai plus de branches pour mon feu! »

Pontesika, voyant qu'elle n'avait pas l'air le moins férocement, perdit toute crainte et s'avança en disant :

—« Veux-tu que je t'apporte des branches? »

—« Oh oui! Je t'en prie, va m'en chercher! Tu es jeune et fort! »

Le jeune garçon partit en courant et revint quelques instants plus tard avec une grande brassée de branches sèches et bientôt le feu flambait joyeusement.

—« Veux-tu rester pour te reposer, jeune homme? Tu sembles en route pour un voyage! » dit la vieille.

« Mon voyage sera peut-être moins long que je ne le croyais », dit Pontesika avec un sourire un peu narquois. Puis, regardant de nouveau la vieille femme et trouvant qu'elle ne paraissait nullement méchante, ni dangereuse, il lui demanda?

—« Es-tu la Sorcière de la caverne? »

—« On m'appelle ainsi », répondit-elle, « quoique, si l'on savait la vérité, on ne m'appellerait pas une sorcière, mais une fée! »

—« N'as-tu pas jeté un mauvais sort sur la tribu avoisinante, un maléfice qui amène aux In-

diens de cet endroit des malheurs de toutes espèces? »

—« Des malheurs? Mais, mon pauvre enfant, je ne voudrais pas causer des malheurs à ta nation! Au contraire, j'ai souvent essayé de les protéger contre les dangers qui les menacent! »

—« Qui donc, alors, envoie les éboulis de roches, les tremblements de terre, les inondations et toutes les autres catastrophes? »

—« Qui veux-tu que ce soit, enfant, sinon les sept géants qui habitent là-haut et qui font leurs délices de causer la destruction et la mort chez les pauvres humains? »

—« Ma nation ne connaît pas l'existence des géants! » dit Pontesika, « elle croit que c'est toi qui es la cause de tous leurs malheurs! »

—« Les pauvres idiots! » dit-elle, « Que de fois j'ai voulu aller les mettre en garde contre ces ennemis terribles!! Mais, dès que l'on m'apercevait, j'étais poursuivie avec des pierres et des flèches et je n'ai jamais pu approcher. Mais il faut entrer, » continua-t-elle, « je vais te cacher dans ma grotte afin que les géants ne te voient pas et te dire ce que tu ignores à leur sujet. »

Pontesika suivit la sorcière ou plutôt la fée, comme elle s'intitulait, dans sa petite demeure.

Elle lui donna un bon repas et écouta avec attention le récit plein de franchise qu'il lui fit de ce qui était arrivé, de sa disgrâce dans la tribu, des malheurs si souvent répétées et de la mission qui lui avait été confiée.

Sur le conseil de la sorcière, Pontesika passa la nuit dans la caverne et, au matin, elle lui parla ainsi :

—« Les géants qui habitent dans les rochers au-dessus de moi, sont au nombre de sept, et chacun d'eux possède un pouvoir destructeur d'une force inouïe. Leurs noms sont aussi terrifiants que leurs personnes, ils se nomment : L'Assommeur, L'Ebranleur, Le Glaceur, Le Brûleur, Le Grêleur et le Foudroyeur ! Tour à tour, chacun laisse tomber la pesanteur de son bras au-dessus de la terre de ta nation, et c'est pourquoi ils ont de si fréquents malheurs ! »

—« Comment se fait-il que tu les connaisses, ces géants, et pourquoi vis-tu comme une sorcière, seule dans une caverne ? »

—« Quand j'étais une jeune fée, rieuse et insouciante, je fus fiancée par ma marraine à un

homme de son choix. Il était beau et riche et bien que je ne l'aimasse pas d'amour, je promis de l'épouser. Un jour, je le vis qui battait d'une manière atrocement cruelle un pauvre aveugle qui s'était trouvé sur son chemin et je le pris tellement en horreur que je m'enfuis afin de ne pas l'épouser! Cet homme était un sorcier! Il me rejoignit bientôt et, pour me punir, il me donna l'apparence d'une vieille et me plaça ici sous la garde des sept géants. »

—« Ne seras-tu plus jamais une fée? »

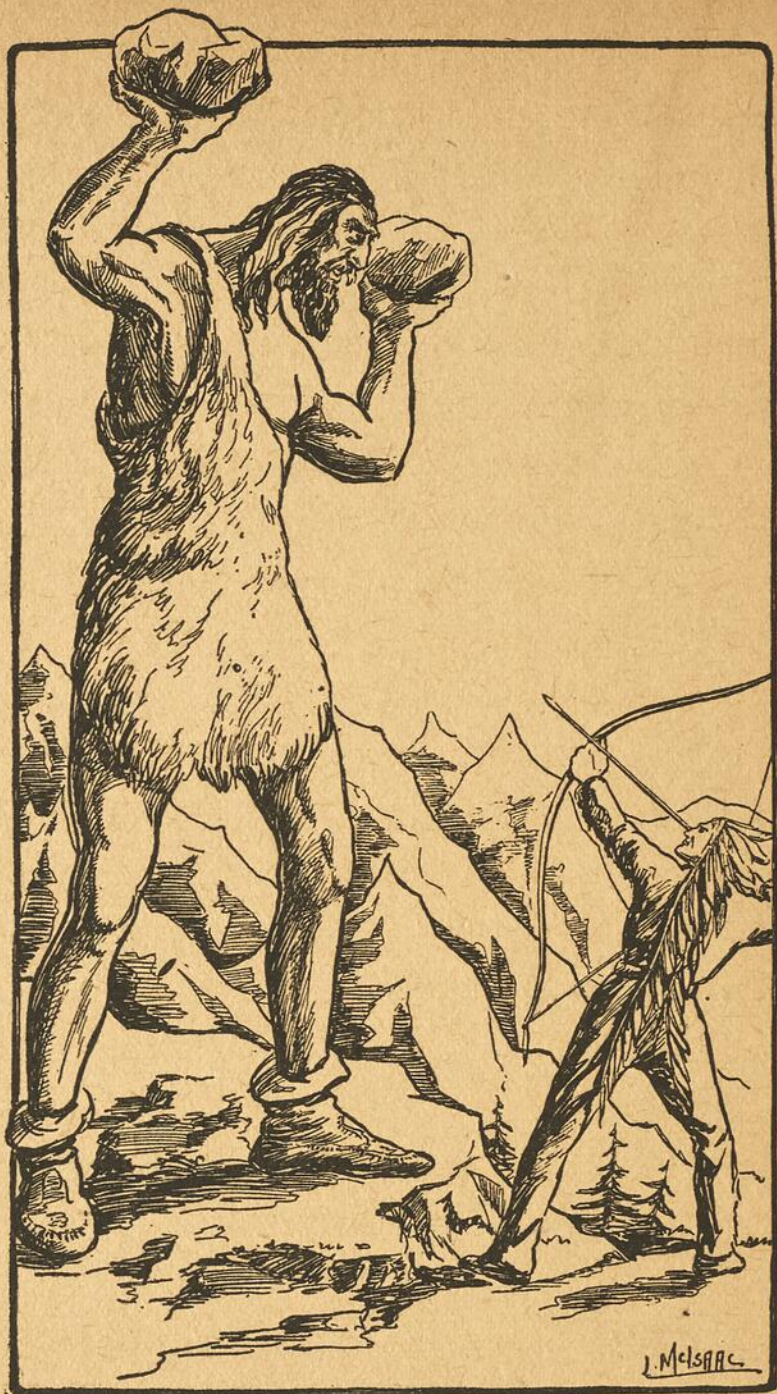
—« S'il se trouve un jeune homme qui puisse tuer les sept géants et rapporter leurs sept chevelures en trophée à sa nation, alors le pouvoir du sorcier sera détruit et je reprendrai mon apparence réelle... je serai une fée! »

—« Ma nation m'avait ordonné de te capturer! » dit-il, « et...

—« Oui », interrompit-elle, « pour me faire brûler! Est-ce que tu désires encore me faire prisonnière? »

—« Oh non! Je me battrais plutôt pour vous défendre! » dit-il en riant, mais je voudrais donc pouvoir tuer les géants!! »

—« Pour cela », dit la fée, « il faut que tu sois



« L'Assommeur, tenant dans chaque main un énorme fragment de rocher... »

intrépide et agile autant que rusé, et je vais t'aider autant que je le puis! »

S'approchant du rocher qui formait le mur de la grotte, elle le frappa trois fois avec une petite baguette... une tablette apparut sur laquelle il y avait une petite boîte que la fée prit et ouvrit :

—« Vois, Pontesika, ce que je vais te donner ! Voici trois talismans de verre et trois flèches mortelles ; chacun des premiers te gardera d'un danger et chacune des flèches sera mortelle pour un ennemi !... Mais tous ne peuvent servir qu'une seule fois ! Je vais te donner aussi ce petit tomahawk magique qui pourra te servir au plus dix fois. Laisse le tien ici ; je vais le garder en ton absence. Si tu réussis dans ta périlleuse mission, tu auras, en revenant ici, un message de ma part. N'oublie pas qu'il faut scalper les géants avec le tomahawk que je viens de te donner, et qu'il faut rapporter leurs chevelures. Et maintenant, brave fils de guerrier, pars et puisses-tu réussir ! »

Pontesika la remercia, cacha sur sa personne ses précieux cadeaux, et passa à sa ceinture le petit tomahawk, laissant le sien sur une grosse roche près de la fée.

—« Bonne Sorcière de la Grotte que ma nation a méconnue », s'écria-t-il, « je vous transformerai en fée aussi sûrement que les géants existent!! »

—« Et tu deviendras ainsi guerrier, capitaine et chef de tribu! Va donc! » reprit-elle, « suis le sentier jusqu'au sommet de la montagne; rendu là, tu seras au pays dangereux! »

Pontesika partit bravement d'un pas ferme et rapide vers le sentier désigné. Il se demandait, chemin faisant, quelle aventures l'attendaient là-haut... Il avait maintenant trois raisons pour redoubler de courage et l'adresse: il voulait obtenir la transformation de la fée, racheter la disgrâce qu'il avait encourue et sauver sa nation d'un terrible danger, en détruisant les géants malfaisants.

Il marcha si rapidement que, vers le milieu du jour, il atteignit le sommet de la montagne et se trouva en face d'un énorme pilier de pierre. Il regarda autour de lui et découvrit six autres piliers semblables, mais un peu plus gros, tous placés en ligne le long de la falaise.

—« Un, deux, trois, quatre, cinq, six et sept! » compta le jeune Indien. « Un pilier pour chaque

géant! Je suis curieux de savoir lequel sortira le premier. »

Tout à coup, il entendit un grand fracas près du premier pilier et vit sortir un formidable géant, l'air courroucé, les cheveux épars et tenant dans chaque main une énorme fragment de rocher...

—« Qui est là? » appela-t-il, d'une voix tonnante.

Pontesika ne répondit pas, mais mettant dans sa bouche un des talismans de verre, il saisit son arc et lança avec force une des flèches mortelles... Le géant tomba atteint en plein coeur! Le jeune homme s'approcha alors du colosse et toucha sa tête avec le tomahawk magique... la chevelure se détacha d'elle-même... Pontesika la prit et la mit à sa ceinture!

—« Et d'un! » dit-il. « Le bonhomme Assommeur a été assez facile... à L'Ebranleur, maintenant! »

A ce moment il sentit que le sol tremblait sous ses pas et il serait sûrement tombé s'il n'avait eu la bonne idée de se mettre encore dans la bouche un talisman de verre. Ceci lui permit de se tenir en sûreté sur la montagne mouvante et il vit s'a-

vancer un autre géant. Celui-ci l'aperçut et avec un hurlement de rage il fonça vers l'Indien, mais, rapide comme l'éclair, une flèche siffla dans l'espace et le second géant tomba!

—« Et de deux! » se dit Pontesika, « mais il ne me reste qu'un seul talisman et une seule flèche mortelle... et il y a encore cinq géants!... Il faut que je fasse bien attention et que je réserve mes meilleurs armes pour Le Foudroyeur! Il doit, sans doute, demeurer dans le plus gros pilier... »

Soudainement, il se sentit pénétré d'un froid intense, ses mains et ses pieds devinrent raides et levant les yeux, il vit un affreux géant à figure pâle et terrible! il avait une longue barbe en glaçons, une chevelure blanche et hérissée et tenait dans chaque main un énorme bâton de glace...

—« Qui ose affronter la présence du géant Le Glaceur? » dit une voix creuse et sinistre.

Pontesika était beaucoup trop gelé pour répondre, mais prenant son tomahawk dans ses mains raidies il le passa rapidement sur toute sa personne et soudain, il se sentit réchauffé. Courant derrière le géant, il frota avec son toma-

hawk ses deux jambes... elles se mirent à fondre et il tomba.

Pontesika s'élança devant lui, le perça de trois de ses propres flèches et le géant ne bougea plus. Puis, armé de son fidèle tomahawk, l'Indien le scalpait ainsi qu'il avait fait pour les deux autres.

Mais à ce moment survint Le Brûleur, qui se mit à souffler sur lui avec son haleine de feu. Cette fois, Pontesika se jeta sur un des gros bras du Glaceur, qu'il venait de tuer, et la sensation de brûlure se trouva arrêtée. Vif comme la pensée, il cassa ce gros bras de glace et le lança de toute sa force sur Le Brûleur. Ce bras pesant terrassa le géant et Pontesika s'élança vers lui pour le tuer, lorsque parut un autre colosse, tenant une cruche gigantesque remplie d'eau qu'il se mit aussitôt à répandre sur le sol... En peu de minutes tout fut inondé et l'eau montait rapidement. Pontesika était bon nageur, mais il ne savait au juste comment lutter contre cet autre géant, tout en restant dans l'eau. Alors il prit son dernier talisman et le mit dans sa bouche... aussitôt il se trouva échoué sur un bout de rocher... Le Brûleur était mort, l'eau l'avait tué!

Le Noyeur s'arrêta un instant pour voir si l'im-

portun était bien submergé, Pontesika lança avec adresse encore une de ses flèches et l'énorme cruche tomba, se brisant en mille morceaux...

—« Malheur! Ma cruche! Ma Noyeuse!! » s'écria le géant consterné.

Gardant le talisman dans sa bouche, le jeune homme marcha facilement à travers les eaux. S'approchant du Noyeur, devenu impuissant, il le tua, le scalpa, et prit aussi la chevelure du Brûleur, qui, au contact du tomahawk, cessa d'être brûlante.

Il venait d'atteindre un bout de sentier qui s'était trouvé en dehors de l'inondation lorsqu'une terrible averse de grêle se mit à tomber. Il n'avait plus de talismans, mais agitant au-dessus de sa tête le tomahawk magique, il se trouva protégé, puis, apercevant, un peu plus haut, un géant qui tenait une formidable chaudière de grêlons et les versait sans merci sur la terre, il se prit d'une grosse colère et lui lança à la tête le tomahawk de la fée... L'arme magique frappa le géant entre les deux yeux et lui donna la mort!... Retirer le tomahawk et scalper Le Grêleur ne fut que l'affaire de peu d'instant et Pontesika se retourna vers le plus gros pilier... Un

sinistre roulement de tonnerre l'accueillit et il se sentit un peu nerveux... plus d'armes magiques autres que le tomahawk, et c'était le plus terrible des géants qu'il lui fallait combattre. Mais tout-à-coup, il se rappela avec joie qu'il lui restait encore une flèche mortelle... Anxieux d'en finir, il cria d'une voix forte :

—« Sors donc, vieux grondeur ! J'ai une surprise en réserve pour toi ! ! »

A ces mots les éclairs sillonnèrent la nue, les coups de tonnerre se succédèrent avec un bruit effroyable et au milieu de cette clameur des éléments parut le dernier et le plus terrible des géants, noir comme du charbon, les yeux flamboyants, les traits contractés par la rage. Il voulut s'élancer, mais l'Indien le guettait et à peine fut-il sorti qu'une flèche mortelle le perçait au cœur !... Le monstre était mort...

Pontesika, avec les sept chevelures des géants pendues à sa ceinture, descendit lestement le sentier de la montagne et regagna la caverne de la fée, mais elle n'y était pas !

Un peu déçu, il se demandait s'il devait attendre son retour, lorsqu'il entendit une voix qui disait :

—« Retourne vers ta tribu et rends compte de ta mission et je te rejoindrai là-bas! »

Alors Pontesika revint et fut reçu bien tristement par les siens, car il n'avait pas capturé la sorcière.

On appela le Conseil et devant la Nation assemblée, le jeune garçon commença son récit : il raconta ce qu'il avait fait en si peu de temps, et leur parla des sept terribles géants. Mais tous hochaient la tête avec incrédulité ; ils ne voulaient rien croire. Mais, soudain... la Fée parut à ses côtés!

Radieuse et belle, drapée dans une tunique d'argent, ses longs cheveux cerclés d'un bandeau étoilé, elle les regardait gravement :

—« Hommes des montagnes, peuples des forêts », leur dit-elle d'une voix vibrante, « je suis la Fée de la Caverne de pierre, celle que vous persistiez à appeler La Sorcière!! Vous vouliez punir ce brave enfant parce qu'il ne pensait pas comme vous et cependant, c'est grâce à lui que vos ennemis sont détruits et que le mauvais sort qui me gardait prisonnière a été conjuré. »

Avec sa longue baguette dorée, elle désigna

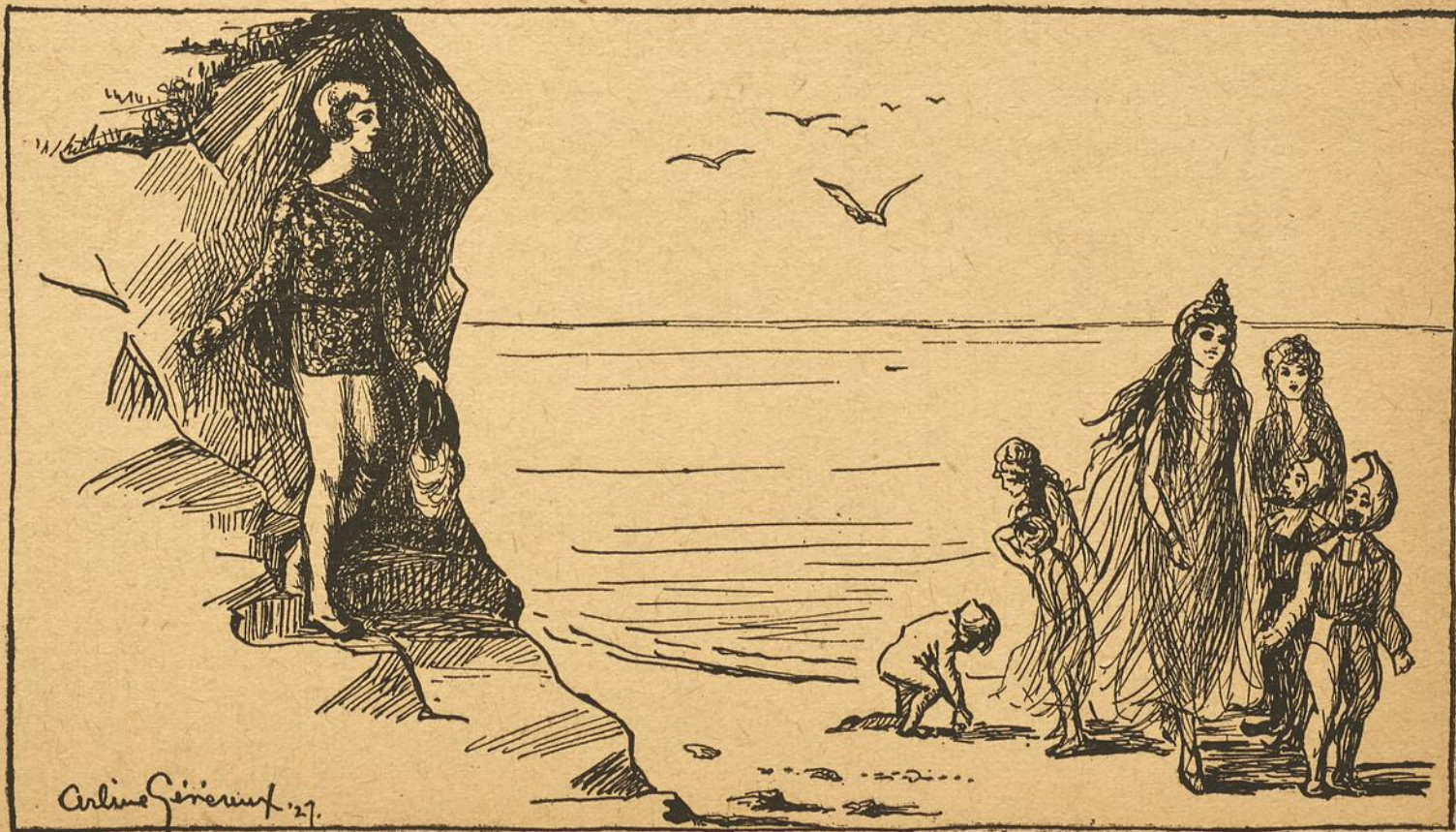
alors les trophées suspendus à la ceinture de Pontesika :

—« Voici », dit-elle, « les chevelures des sept géants : L'Assommeur, L'Ebranleur, Le Glaceur, Le Brûleur, Le Noyeur, Le Grêleur et Le Foudroyeur. »

A cause de ses exploits valeureux, vous allez faire de ce jeune homme le chef de votre nation et que cet honneur se perpétue dans ses descendants pour la durée de cent générations... et maintenant je vous quitte, je ne suis plus captive, je retourne dans la patrie des fées.

En disant ces paroles, elle étendit vers la montagne sa baguette enchantée, l'agita sept fois dans l'air et disparut à leurs yeux. Et les Indiens stupéfaits, regardant dans la direction où elle semblait s'être envolée, aperçurent dans le lointain sept grands pics de montagnes qui dessinaient leurs sommets inégaux sur l'horizon brumeux...

Pontesika, en les voyant, eut un frémissement de joie et d'orgueil et il comprit que, sous la baguette de la Fée, cette grande montagne rocheuse avait perdu sa terreur et qu'elle avait acquis pour toujours une nouvelle et incomparable majesté.



« Il aperçut une jeune femme drapée dans une tunique d'azur... »

LA LÉGENDE DE LA MER BLEUE

Marguerite était une petite fille qui habitait la grande ville de Montréal.

Elle était l'unique enfant de parents riches, qui lui donnaient tous les avantages et les plaisirs que permet la fortune.

Elle était frêle et délicate, pleine de coeur, intelligente et très enthousiaste.

Marguerite avait douze ans, lorsque ses parents l'amènèrent avec eux en France, et, pendant qu'ils voyageaient dans les différents autres pays de l'Europe, ils l'avaient laissée dans un couvent à Cannes, sur les bords de la Méditerranée.

Là, Marguerite fit la connaissance de charmantes petites Françaises, elle apprit à se perfectionner dans la belle langue de sa Province,

la même, sauf l'accent, que celle de ses nouvelles petites amies, et elle se prit d'un bel enthousiasme pour cette merveilleuse mer de Cannes, dont le bleu intense la ravissait.

Peu de temps après le retour de la famille au Canada, au printemps, Marguerite fut gravement malade. Après sa convalescence, elle restait un peu languissante et le médecin conseilla de la conduire, lorsque viendrait l'été, passer un mois ou deux sur la côte de Gaspé, où l'air salin est si bon et si vivifiant.

Alors, dès la mi-juin, elle arrivait avec sa mère dans un petit village de cette région.

En peu de semaines elle reprit complètement ses forces; elle aimait à courir sur la grève, ramassant les jolis coquillages, dont elle se faisait une collection.

Elle avait aussi du plaisir à causer avec les pêcheurs qui l'amenaient parfois, pour de courtes promenades, dans leurs barques.

L'un d'eux, surtout, était son ami. C'était un vieux bonhomme à barbe blanche, mi-Français, mi-Italien, qui, tout enfant, avait habité Cannes, mais dont la famille avait émigré au Canada depuis plus de cinquante ans.

Quelques jours avant la date fixée pour le retour à Montréal, Marguerite était sur la grève à regarder le coucher du soleil. C'était un spectacle merveilleux ! La journée avait été chaude et le soleil était d'un rouge de feu. Ses rayons ardents teignaient de rose les rochers du rivage, les eaux du fleuve et les voiles des chaloupes.

Apercevant Pedro, occupé près de sa barque, Marguerite courut le trouver.

—« Quel feu de bengale, hein Pedro ! Le soleil est-il assez beau ce soir ? et la mer ! Comme elle est belle ! Mais, dis donc, Pedro, pourquoi l'eau, ici, n'est-elle pas bleue comme à Cannes ? Tu connais Cannes, toi, tu y as vécu. »

—« A Cannes?... Ah ! oui... mais ça c'est par rapport à la Fée... »

—« Quelle Fée ? »

—« C'est une longue histoire, petite Mammzelle... »

—« Raconte-la moi, veux-tu, Pedro ? Je me tiendrai sagement assise ici, près de toi, car j'ai une envie folle de connaître cette histoire ! »

Pedro s'assit sur le bord de sa barque, hésita un peu, puis, d'une voix mystérieuse et lointaine, il commença son récit :

« Il y avait autrefois, il y a plusieurs fois
« cent ans, alors que la ville de Cannes n'était
« qu'une forêt, et qu'on y voyait des sorciers, des
« nains et des fées, un superbe château, à l'en-
« droit même où l'on voit maintenant la vieille
« tour qui longe la chapelle de Notre-Dame de
« l'Espérance. Parmi les habitants de ce château,
« il y avait un jeune page, élégant et joli, qui
« aimait la mer, les oiseaux, la verdure et les
« fleurs, mais dont le coeur n'avait jamais battu
« pour aucune femme.

« Or, un matin, étant sorti à une heure très
« matinale, afin de voir lever l'aurore, il aper-
« çut non loin de lui, au bord de la mer, une
« troupe de nymphes et de génies qui faisaient
« cortège à une jeune femme drapée dans une
« tunique d'azur. Sa beauté était radieuse et un
« diadème de turquoises était posé sur ses che-
« veux d'or. Le page ne vit qu'elle et tendit les
« bras vers la vision bleue dans un geste d'admi-
« ration. La fée vit le geste et sourit; et puis
« elle se retourna vers ses courtisans et leur de-
« manda: — «Qui de vous m'est dévoué jusqu'à
« la mort? » Et tous de protester d'un dévoue-
« ment sans fin... Alors la fée monta sur un ro-

« cher élevé et, ôtant sa couronne, elle la lança
« loin, loin, dans la mer, en s'écriant: « Qui
« m'aime me rapportera ma couronne! » Les
« courtisans se regardèrent immobiles et conster-
« nés, car il y avait à cet endroit, disait-on, un
« gouffre dont on n'avait jamais pu sonder la
« profondeur. Mais le page avait entendu! N'é-
« coutant que son courage, il se précipita à la
« mer, nagea, plongea et finalement vint tomber
« épuisé sur la plage, tenant dans sa main la pa-
« rure de la fée... Mais ses forces l'abandonnèrent
« et il perdit connaissance...

« Lorsqu'il ouvrit les yeux, la fée était age-
« nouillée à ses côtés, épiant son retour à la vie,
« tandis que, tout penauds, les courtisans atten-
« daient son bon plaisir. « O Fée, je t'adore! » fit
« le page à demi-voix. — « Beau Page, si valeu-
« reux, que te donnerai-je en retour de ma cou-
« ronne de pierres bleues? » — « O Fée ravis-
« sante, fais-toi mortelle, pour que je puisse t'ap-
« partenir! » Sa voix était si douce et si enjo-
« leuse que la fée l'aima. Elle le fit lever et, se
« tenant à ses côtés, elle appela sa cour et leur
« parla ainsi: « Courtisans timides et sans va-
« leur, voici que je vous quitte pour toujours.

« A ce ciel, à cette mer, témoins du courage de
« celui que j'aime, je lègue à jamais le bleu de
« ma tunique enchantée. Dès que le soleil paraî-
« tra à l'horizon, que ce ciel devienne plus bleu
« que celui des autres cieux, et que les eaux de
« cette mer qui ont failli engloutir mon bien ai-
« mé reflètent à jamais cet azur ! Mais vous, in-
« fidèles, je vous condamne à devenir des
« mouettes aux ailes grises, et toujours vous sil-
« lonnerez cette plage, témoin de votre infidéli-
« té. »... Et, enlaçant le bras de son page, elle
« s'enfuit rapidement avec lui...

« Les courtisans étaient disparus... et une nuée
« de mouettes s'envolaient vers la mer...

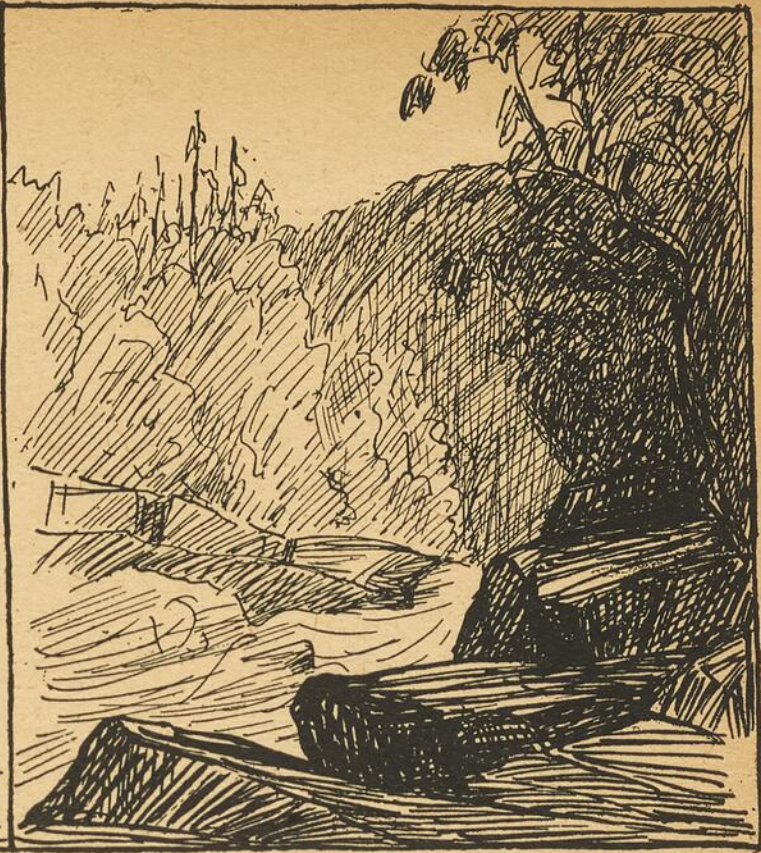
« Et voilà pourquoi, conclut le vieux conteur,
la mer à Cannes est si bleue... c'est rapport à
fée. »

—« Et le page ? » questionna Marguerite.

—« Le page disparut pour toujours, » fit sen-
tencieusement le vieillard, « on ne retrouva ja-
mais ses traces, car il était parti vers un pays en-
chanté avec la Fée Bleue dont il avait gagné le
coeur.



Le Sault-Montmorency.



Les marches naturelles.

LE GÉANT DES MARCHES DE PIERRE

Vers l'an 1637, alors que Québec n'était pas encore une ville, mais un établissement entouré de grandes forêts, une famille huronne habitait un wigwam aux environs de la belle cataracte que nous appelons « Sault Montmorency ».

Un des membres de cette famille était un vieillard appelé Ahatsiskari, que l'on disait presque centenaire. Ses cheveux, un peu longs et d'un blanc de neige, faisaient ressortir la teinte cuivrée de sa figure sillonnée de rides, et marquée d'un étrange tatouage. Des yeux noirs et perçants lui gardaient une expression d'intelligence, presque de vivacité.

On le voyait souvent, assis devant la petite cabane, fumant sa longue pipe, et, de ses doigts en-

core agiles, confectionnant des raquettes, des arcs et des flèches.

A cette époque, il y avait plusieurs familles françaises établies à Québec et dans ses environs; parmi ces colons, il y avait les Daniel qui habitaient non loin de chez Ahatsiskari. La famille n'était pas nombreuse; le père, un brave ouvrier et laboureur, la mère, une Normande des environs de Cherbourg et le fils, Jean, un charmant gamin d'une douzaine d'années.

Jean aimait beaucoup à explorer les environs de la maison paternelle et il avait du plaisir à jouer avec les petits Indiens des alentours. Il était très lié avec les petits-fils du vieux Huron; il parlait déjà assez bien leur langue et les comprenait parfaitement.

Jean Daniel aimait aussi le vieux faiseur de raquettes. Il allait souvent lui parler et se faisait raconter des histoires de guerre et d'aventures et aussi des légendes de sorciers, de nains et de fées.

Un jour que Jean et les petits Indiens avaient joué pendant une bonne partie de la journée aux environs de la grande chute, ils se rendirent, en longeant la falaise, jusqu'à un endroit, où il y

avait des marches qui semblaient taillées dans le roc. Plusieurs fois ils escaladèrent ces larges degrés de pierre, puis, reprirent le chemin de leurs demeures.

—« Dites donc, vous autres », dit Jean à ses compagnons, « qui les a faites ces grandes marches où nous venons de jouer? »

—« Je n'en sais rien », répondit l'un d'eux, « mais demandons-le à grand'père; il le saura bien sûr! »

Au retour, les enfants entourèrent Ahatsiskari et lui demandèrent qui avait fait les marches de pierre. Le vieillard devint pensif et ne répondit pas tout de suite; au bout de quelques instants, il les regarda en souriant et tirant de longues bouffées de sa pipe, il leur dit :

—« Asseyez-vous près de moi et soyez bien sages, je vais vous raconter l'origine de ces marches... C'est une longue et vieille histoire. Mes petits, écoutez :

« Il y a plusieurs centaines d'années, long-
« temps avant l'arrivée dans ce pays des Visages
« Pâles et des Robes Noires, il y avait, dans
« un petit village rapproché d'ici, un homme du

« nom de Mistigoït qui était un «Loki », ce qui
« alors voulait dire un docteur ou un magicien.

« Ce Loki avait de vastes connaissances et pas-
« sait pour avoir de grands pouvoirs.

« Or il arriva qu'à un certain temps, un fléau
« étrange vint jeter le désarroi dans le village.
« Les provisions de vivres disparaissaient mysté-
« rieusement, causant une famine dans la popu-
« lation, les haches de guerre, les flèches, les
« peaux d'ours disparaissaient aussi et une nuit,
« cinq petits papooses furent enlevés... et aussi
« la belle petite Niata, fillette de quatorze ans,
« enfant d'un des chefs de la nation. On ne
« put trouver aucune trace des disparus!

« Au milieu de la désolation générale, les an-
« ciens et les chefs tinrent conseil. Stupéfaits par
« cette dernière dépradation ils se regardèrent
« avec effroi. Qui donc était cet ennemi mysté-
« rieux qui leur ravissait leurs vivres, leurs
« armes et jusqu'à leurs enfants?...

« Ils firent demander Mistigoït pour voir ce
« qu'il en dirait.

« Il arriva bientôt accompagné de son fils,
« âgé de quinze ans; celui-ci portait le même

« nom que son père, mais on l'appelait le plus
« souvent Misti.

« Mis au courant, Mistigoït demanda un délai
« de quelques heures avant de se prononcer...

« Au bout de deux heures de réflexion, il re-
« vint avec son fils et leur fit cette étonnante ré-
« ponse :

—« Le voleur... C'est le géant de la chute!! »

« Pressé de s'expliquer, il continua :

—« Au-dessous de la grande chute qui se
« trouve peu éloignée d'ici, il existe une caverne
« qui est la demeure d'un géant! Ce géant est un
« colosse terrible et malfaisant. Pour le détruire,
« il faudrait de la ruse, du courage et de l'audace!
« C'est aussi un sorcier et si on envoyait une ar-
« mée pour le prendre, il saurait lui échapper. »

« Les chefs, atterrés par cette nouvelle, ne sa-
« vaient que décider; qui donc serait assez brave
« pour s'attaquer à cet ennemi, et assez rusé et
« puissant pour le détruire?...

« Alors le jeune Mistigoït s'avança et leur dit :

—« Donnez-moi des flèches, une arbalète et
« de la nourriture pour quelque temps, et toi,
« mon père », dit-il au Loki », donne-moi une
« amulette pour me garder du danger et je jure

« de détruire le géant et de délivrer ma petite
« compagne Niata des mains de son ravisseur! »

« Ce que les Indiens admirent plus que toute
« autre chose chez leurs jeunes gens, c'est la bra-
« voure, et Mistigoït était fier de son fils et les
« chefs voyaient aussi avec orgueil l'audace de
« ce jeune garçon de leur tribu qui ne craignait
« pas d'affronter un tel adversaire.

—« Nous te croyons », lui dirent-ils, « et si tu
« réussis dans ta mission si périlleuse, tu devien-
« dras plus tard un des chefs de notre nation et
« on te donnera Niata en mariage. »

—« J'accepte! » dit-il, « mais il faut me laisser
« agir seul et ne pas chercher à me rejoindre.
« Nous voici près de la fin de l'été, lorsque tom-
« bera la première neige, si Misti n'est pas reve-
« nu, c'est qu'il aura été vaincu par le géant! »

« Peu de jours plus tard, armé comme il le dé-
« sirait et portant au cou l'amulette paternelle, il
« partit accompagné des bénédictions de tous les
« siens.

« Il ne voulut pas prendre son canot et se
« rendre par le fleuve jusqu'à l'endroit qu'il
« avait en vue, trouvant plus sage de marcher à
« travers la forêt et de se cacher le plus possible.

« La distance n'était pas très considérable, en-
« viron huit à neuf milles, et vers le soir, il arri-
« vait aux environs de la grande chute.

« Misti comprit qu'il lui faudrait d'abord
« essayer de découvrir les habitudes du géant,
« et sachant que ceci lui prendrait du temps, et
« qu'il lui faudrait user de ruse et d'adresse, il
« résolut de séjourner quelque temps dans la fo-
« rêt. Il se fit un petit abri dissimulé dans un
« bouquet d'arbres, coupa des branches et en cou-
« vrit la terre humide. Dans cette cache il pla-
« ça ses provisions et une partie de ses flèches,
« puis, satisfait de son installation qui le cacherait
« à tous les yeux, il s'étendit sur son lit de sapin
« et couvert avec une peau de bête qu'il avait ap-
« portée, il dormit profondément jusqu'au ma-
« tin.

« Dès le jour, il fut debout, et après avoir pris
« de la nourriture, il s'en alla vers la chute, vou-
« lant bien examiner les alentours et voir s'il
« pourrait y découvrir quelque trace de la de-
« meure du géant. Arrivé au pied de la chute, il
« regarda avec attention autour de lui... il ne vit
« que la haute muraille du rocher qui encadrait
« la belle cataracte.

« Dans ces temps-là, mes gas », continua le
« vieux Huron, « l'entourage de la chute n'était
« pas comme aujourd'hui. C'était alors une fa-
« laise à pic, raide, terriblement haute et longue
« de plusieurs milles, et n'offrant aucun endroit
« possible pour l'escalader. Misti aperçut ce-
« pendant, près du sol, à droite de la chute, une
« fissure dans le roc. Il se proposa de venir l'exa-
« miner, mais, sachant qu'il ne faudrait pas s'y
« aventurer en plein jour, il retourna vers la fo-
« rêt.

« Chemin faisant, il vit deux petits garçons
« grimpés dans un arbre et en frais de s'emparer
« d'une couvée de petits merles, tandis que la
« pauvre merluche voletait de branche en
« branche poussant des cris aigus... Misti, sai-
« sissant les gamins par les jambes, les descendit
« de l'arbre :

—« Oust! Allez-vous en! Ces petits ont
« droit de vivre! Faut pas les dénicher! Ce n'est
« pas comme ça que vous deviendrez des braves!
« Allons sauvez-vous!! »... et les gamins s'enfui-
« rent à toutes jambes...

« La merluche regagna son nid, et Misti, en
« la regardant, crut voir tomber quelque chose

« de son bec. Il chercha au pied de l'arbre et
« trouva une petite branche sèche, jaune et vide
« comme un tube.

—« Un sifflet! se dit-il, et le portant à ses
« lèvres il souffla dedans... un sifflement aigu re-
« tentit, et une bande de merles arriva à tire
« d'ailes... les oiseaux, volaient bas autour de
« Misti et semblaient attendre ses ordres...

—« Allô! » fit-il surpris, « vous êtes accourus
« au son de mon sifflet? Merci! Bonjour! Quand
« je voudrai vous revoir, je sifflerai! »... et de la
« main il salua la troupe de merles qui s'envola
« parmi les branches.

—« Quel étrange sifflet! » se dit-il, « je vais
« le garder tout de même... »

« La journée se passa sans autre incident et
« vers le soir, il retourna aux environs de la chute.
« Sitôt qu'il fit un peu sombre, il chercha à se
« rapprocher de la fissure qu'il avait aperçue le
« matin, mais au moment de s'avancer sur le bord
« de la baie formée au pied de la chute et où se
« précipitent les eaux écumantes, il entendit,
« malgré le grondement de la cataracte, un bruit
« de pierres entrechoquées, de terre tombante et
« de pas sonores, et il avait eu juste le temps de

« se tapir derrière un petit sapin, lorsqu'il vit
« passer le géant! Sa haute taille était un peu
« courbée, il était vêtu d'une peau d'ours; ses
« longues jambes et ses bras énormes étaient noirs
« comme la nuit, comme aussi sa figure, où lui-
« saient des yeux petits et rouges comme des ti-
« sons...

—« Quel monstre! » se dit Misti avec un fris-
« son involontaire, « je me demande comment
« il peut passer si souvent parmi notre monde et
« ne pas être vu! »

« Après avoir attendu quelques minutes, et ne
« voyant pas revenir le géant, il retourna vers la
« falaise, longea le rivage de la baie, et, quoique
« trempé par l'embrun de la chute, il réussit à
« pénétrer dans la fissure qui était beaucoup plus
« large à l'intérieur qu'il ne l'avait cru d'abord.

« L'obscurité grandissante l'obligea de se hâ-
« ter. Il rebroussa chemin et regagna son abri,
« bien décidé à poursuivre ses recherches dès le
« lendemain.

« Trois jours se passèrent sans pouvoir appro-
« cher de l'endroit recherché. Le géant ne sortait
« pas... alors, inutile d'essayer d'explorer son do-
« maine...

« Le matin du quatrième jour, le soleil se leva
« radieux. Misti, joyeux de la belle journée, se
« mit à marcher dans le bois, respirant à pleins
« poumons cet air matinal, si pur et si frais. Tout
« à coup, il lui sembla entendre des cris... Il s'ar-
« rêta pour écouter... Distinctement il entendit
« ces mots : « Aché! Aché! »... « C'était ainsi »,
« expliqua Ahatsiskari, « que l'on parlait aux
« chiens, lorsque ceux-ci devenaient furieux et
« voulaient mordre. »

« Mitsi vit alors un vieil Indien aux prises
« avec deux énormes chiens qui paraissaient en-
« ragés.! Saisissant un gros bâton, il tomba sur
« les chiens à tours de bras, si bien qu'ils s'en-
« fuirent en hurlant, laissant le pauvre Indien
« affaissé par terre, cruellement blessé par leurs
« morsures.

« Misti le releva et, dans ses bras déjà forts et
« musclés, il le porta jusqu'à son abri. Il lava et
« pansa ses blessures et le laissa se reposer sur
« son lit de sapin. Lorsque l'étranger fut un peu
« remis et qu'il s'apprêtait à partir, il dit :

« —« Brave jeune coeur, que puis-je faire
« pour te récompenser? »

—« Tu peux me garder le secret », dit Misti,

« et ne jamais révéler l'endroit de ma cache dans
« le bois! »

«— Je te le promets », dit l'Indien, « Je suis
« Montagnais, et je n'ai jamais manqué à ma pa-
« role. Je ne puis te faire de riches présents, mais
« je veux te donner cette petite lame. Elle ne
« peut servir de défense contre les humains, mais
« elle a une vertu spéciale: c'est de pouvoir cou-
« per à volonté les pierres et les rochers et leur
« donner les formes désirées. Cependant, elle ne
« peut servir que pour deux entreprises, alors,
« conserve-la, mon brave, pour quand tu en auras
« le plus besoin. Je pars maintenant, que le
« Grand Manitou te protège! »

« Après le départ du Montagnais, Misti exa-
« mina la petite lame; plus courte qu'un toma-
« hawk, et qui paraissait faite d'un fragment de
« pierre au bord aiguisé. Il passa à sa ceinture
« cette arme nouvelle, se demandant comment il
« pourrait s'en servir.

« Le soir venu, et muni cette fois d'une mèche
« improvisée qu'il savait pouvoir allumer à
« l'aide de deux pierres, il reprit son poste d'ob-
« servation, dissimulé derrière un bouquet d'ar-
« bustes.

« Cette fois il ne fut pas déçu ; le géant sortit et
« s'en alla par le même chemin qu'auparavant.

« Misti longea la falaise au bord de la baie et
« se glissa jusqu'à la fissure. Il parvint à allumer
« la mèche et cette faible lueur lui permit de
« voir un peu autour de lui... Partout, c'était la
« même muraille de pierre, sans aucune ouver-
« ture ; il lui sembla, cependant, qu'à un certain
« endroit, le gris de la muraille était plus sombre
« et il vit qu'il y avait une raie blanchâtre
« le long de cette partie du roc. L'idée lui vint
« de voir ce que ferait à ce mur la lame du Mon-
« tagnais ; il la passa doucement le long de la
« raie blanche... A ce contact, un grincement se
« fit entendre...

« Allons ! » dit Misti, « coupe-moi vite une
« ouverture pour que je puisse voir si c'est bien
« là qu'est la caverne du géant ! »

« Crac... crac... crac... les morceaux de pierre
« tombaient rapidement et en peu d'instants une
assez grande ouverture fut faite...

« Misti passa la tête et regarda... Il vit une ca-
« verne profonde éclairée d'une lumière étrange
« et comme incandescente... Tout-à-coup, il aper-
« çut, blottie dans un coin, la jeune disparue !



« Blottie dans un coin, la jeune disparue... »

—« Niata! » cria-t-il.

« La jeune fille poussa un cri de joie :

—« Misti! Misti! Je reconnais ta voix! Où es-tu? »

—« Ici, tout près; je viens te délivrer... le « Géant sera-t-il longtemps absent? »

—« Oui, il ne rentre qu'au petit jour! »

—« Et nous aussi, il va nous falloir attendre « la lumière pour partir, ma mèche est au mo-
« ment de s'éteindre... mais je veux te sortir de
« là tout de suite! Viens! Je vais te hisser par
« l'ouverture! »

—« Mais les bébés... »

—« Les bébés? »

—« Oui, les papooses... il va falloir les sauver « eux aussi, ceux qu'il a volées!... »

—« Donne-les-vite! »

« Un... deux... trois... quatre... cinq... et les « poupons furent sortis!

—« Toi, maintenant, vite, Niata, viens! »

« Misti saisit les mains de Niata, ses bras vi-
« goureux la soulevèrent et il réussit à la sortir
« de la caverne.

« Ils durent rester plusieurs heures blottis

« dans le passage de pierre. Enfin, un mince fi-
« let de lumière annonça le jour.

—« Le géant revient-il toujours par le même
« chemin? » demanda Misti.

—« Pas toujours. Le plus souvent il rentre
« par cette ouverture que tu vois dans le haut de
« la caverne et qui communique avec un passage
« secret de presque deux milles de longueur; au
« bout de ce passage il y a une ouverture, et il
« passe par là. Pour descendre ça ne va pas mal,
« mais pour monter, c'est bien plus long! »

« — C'est la chute qui fait tout le temps ce
« grondement de tonnerre? »

« — Oui! Entre ce bruit et la voix du géant,
« j'ai été presque folle!... Mais, écoute!!... Misti,
« Misti! Malheur! C'est lui!... »

« C'était bien le géant qui revenait, traînant à
« sa suite deux grosses poches remplies de choses
« volées aux paisibles villageois. A l'aide d'une
« espèce d'échelle, il descendit jusque dans la
« caverne et d'une voix formidable, il cria :

—« Niata! où es-tu? »

« Niata, pelotonnée derrière Misti, tremblait
« de peur mais ne bougea pas.

« Le géant fit le tour de la caverne et s'aperce-

« vant que la prisonnière et les bébés volés n'é-
« taient plus là, il entra dans une rage terrible.
« Tout-à-coup, il vit l'ouverture dans la muraille
« et chercha à sortir par là, mais il ne pouvait
« passer, il était trop gros! Il essaya alors de sor-
« tir par son issue ordinaire, qui, presque invi-
« sible du dehors, lui permettait cependant de
« sortir de la caverne, mais les blocs de rocher en
« tombant sous la lame de Misti, en avaient muré
« la sortie...

« Songeant aux méfaits de ce monstre, Misti,
« avec un cri de colère, se mit à lui lancer des
« flèches, dont une seule l'atteignit...

—« Poltron! Lâche! Ver de terre! » invecti-
« vait le géant, « tu me braves parce que je ne
« puis passer! Mais attends! Je vais te re-
« joindre... de mes deux mains je vais te tordre le
« cou! » et il s'élança vers l'échelle pour remon-
« ter par le haut de la caverne!

—« Vite, Niata, prends ces bébés », dit Mis-
« ti, et sauve-toi au bord du bois! Oh! Si je pou-
« vais escalader la falaise! »

—« C'est plus loin qu'il te faudrait pouvoir
« faire cela, pour le rejoindre quand il sortira! »

« Niata saisit les bébés à pleins bras :

—« Courage, Misti! » lui cria-t-elle, en par-
 « tant, tenant bien serré la brassée de papooses,
 « le géant aura bien de la peine à remonter, ça
 « va te donner du temps! Et tu seras victorieux,
 « je le sens, tu es si brave! »...

« Misti sortit rapidement à sa suite et s'éloi-
 « gna un peu de la chute.

« Presque deux milles », avait dit Niata...
 « Misti se mit à courir le long du rivage... Pen-
 « dant près d'une demi-heure il courut ainsi,
 « puis il s'arrêta pour respirer un peu et regar-
 « da avec désespoir cette falaise à pic, partout la
 « même, droite, haute, inaccessible... Une idée
 « lui vint... « Ma lame! » se dit-il... Et saisis-
 « sant la précieuse petite arme il en frappa le
 « rocher...

—« Des marches! » cria-t-il, « des grandes
 « marches pour arriver jusque là-haut! »

« A chaque coup, une grande marche se for-
 « mait, si bien qu'en peu de temps il arriva au
 « sommet!... Au même moment, le géant émer-
 « geait par l'ouverture du passage secret!

« Celui-ci l'aperçut et poussant un rugisse-
 « ment de colère, se mit à la poursuivre... Misti
 « saisit le petit sifflet de bois et se mit à souffler

« dedans de toutes ses forces... A l'instant les
« merles arrivèrent en bande, s'abattirent sur le
« géant et se mirent à le piquer à coups de bec,
« l'empêchant d'avancer... les oiseaux le blessè-
« rent aux mains, à la figure et enfin lui crevè-
« rent les deux yeux... La merluche avait payé sa
« dette.

« Le géant, devenu impuissant, se retourna
« vainement de côté et d'autre, hurlant de dou-
« leur et de rage! Sans s'occuper des cris de Mis-
« ti, il marcha vers la falaise, tomba, et s'englou-
« tit dans le gouffre!...

« Misti rejoignit Niata et la ramena avec les
« bébés jusqu'au village. En route, il lui deman-
« da :

—« Comment se fait-il que personne au village
ne voyait le géant lorsqu'il venait voler? »

—« C'est parce qu'il était un sorcier malfai-
« sant », répondit-elle, « et avait un talisman qui
« le rendait invisible, mais dont il ne pouvait se
« servir qu'à une certaine distance de la caver-
« ne. »

—« As-tu eu beaucoup à souffrir de sa part? »

—« Pas trop, il voulait faire de moi son épouse,
« et il gardait les papooses pour le festin des

« nocés ! ajouta-t-elle avec un frisson d'horreur...

« Misti fut reçu en triomphe dans son village.

« Quelques années après il épousa Niata et de-
« vint un des chefs de sa tribu.

« L'amulette que lui avait donnée son père ne
« le quittait jamais et, plus tard, elle se transmet,
« dans sa famille, de père en fils. Il fut un des
« ancêtres du Laki, Mistigoït, qui accompagne
« actuellement la Robe Noire dans ses missions
« et qui se dit l'ami des Français.

—« Et voilà pourquoi, mes gas », conclut le
« vieil Indien, « il y a, à une certaine distance de
« la chute, de grandes marches de pierre... mais
« la caverne n'existe plus, ni la fissure... le mur
« s'est reformé ! »

Les enfants furent émerveillés de ce récit
aventureux et ils en gardèrent longtemps le sou-
venir.

Le petit Jean Daniel raconta la chose à un
ami de Québec et on dit que la légende arriva
jusqu'aux oreilles de Monsieur de Montmagny,
alors Gouverneur de la Nouvelle-France, et qu'il
fut très intéressé dans les exploits de Misti.

Ces marches, auxquelles on donna plus tard le
nom de « marches naturelles » existent encore

aujourd'hui, mais depuis quelques années elles sont à peu près inaccessibles et pendant bien des mois on ne peut les voir du tout. Une écluse moderne en est cause, elles sont complètement submergées, sauf vers la fin de l'été.

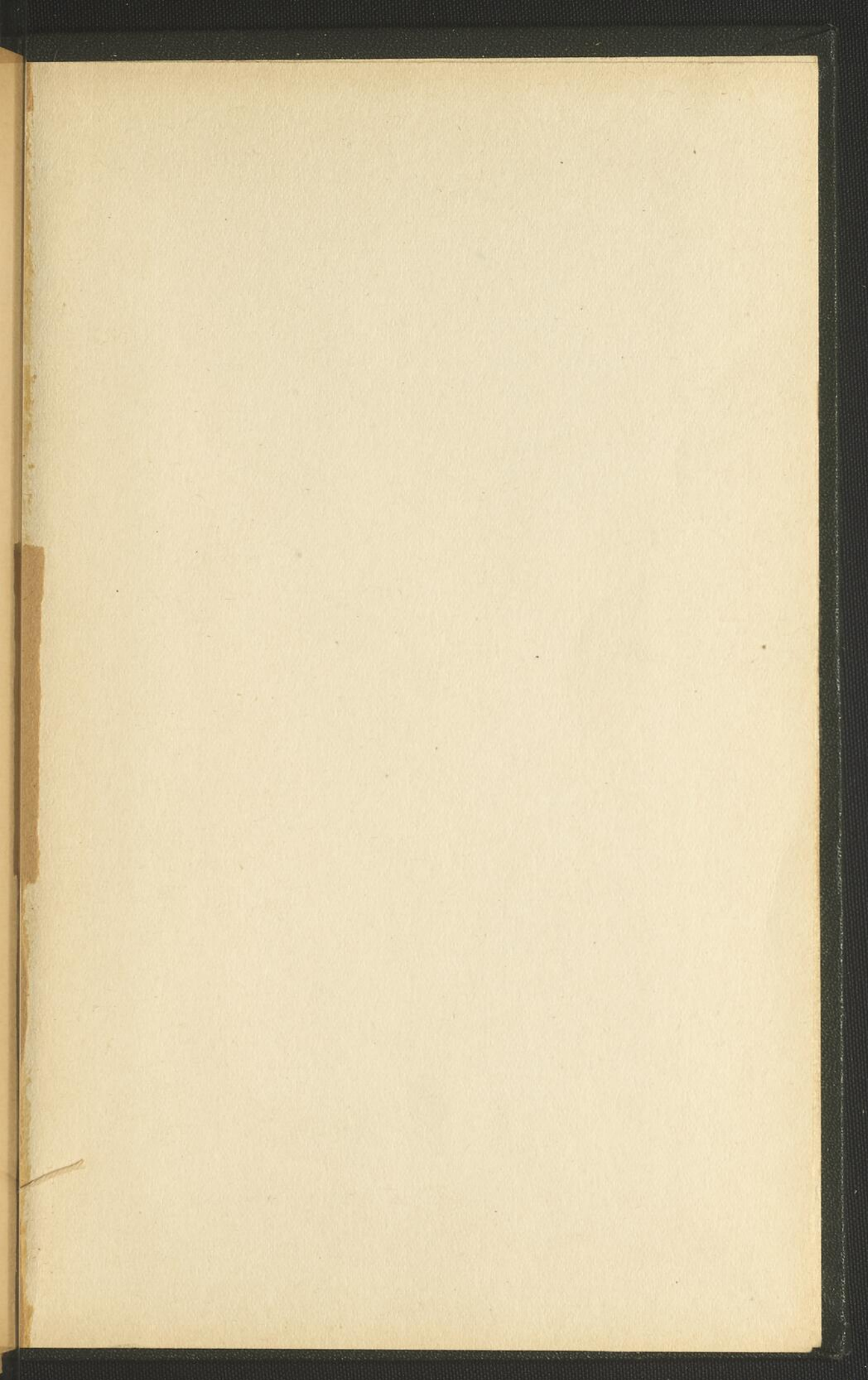
Mais la beauté majestueuse de la grande chute reste la même à travers les siècles et recouvre à jamais la caverne, demeure secrète de celui que les Hurons de ce pays appelaient toujours le terrible Géant des Marches de Pierre.

FIN .

TABLE DES MATIÈRES

L'Ogre de Niagara	7
La Sirène des Mille-Isles	23
Le Sorcier du Saguenay	39
Les Sept Géants des Montagnes Rocheuses	62
La Légende de la Mer bleue	83
Le Géant des Marches de pierre	90

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
QUINZIÈME JOUR DE MAI
MIL NEUF CENT TRENTE-TROIS
POUR LES
EDITIONS ALBERT LÉVESQUE
RUE ST-DENIS
À MONTRÉAL
PAR LES SOINS DE L'IMPRIMEUR
M. P.-E. RIOUX
DRUMMONDVILLE (QUÉBEC).



BNQ



C 000 095 798